



RÉALITÉ DÉSIRÉE
NOUVELLES

GRUPE
INSA
mu

mu | **RÉALITÉ DÉSIRÉE
NOUVELLES**

CET OUVRAGE A ÉTÉ RÉALISÉ DANS LE CADRE DU CONCOURS DE NOUVELLES DE L'INSA. LES NOUVELLES PRÉSENTES DANS CE RECUEIL ONT ÉTÉ REPRODUITES TELLES QUELLES.

ILLUSTRATION : ANDRUSH

HORS COMMERCE

WWW.LABEL-MU.COM

MU, LABEL DES ÉDITIONS MNÉMOS
© INSA & MNÉMOS, AVRIL 2022

RÉALITÉ DÉSIRÉE
NOUVELLES

mu

**GROUPE
INSA**

Institut National
des Sciences Appliquées

Préface

Fidèles au rendez-vous, les sept écoles du groupe INSA ont répondu présentes à cette sixième édition de son concours de nouvelles. Cette année, élèves ingénieurs et personnel ont pris la plume pour s'exprimer autour du sujet proposé par l'équipe organisatrice : *Réalité désirée*.

Né en 2011, ce concours encadré par les bibliothécaires des différentes écoles, rencontre à chaque session, un franc succès. La dimension humaniste de la formation d'ingénieur, si chère à notre école, s'exprime pleinement dans le plaisir que prennent nos auteurs, dans cet exercice d'écriture. Plaisir partagé avec enthousiasme par les membres des jurys, toujours curieux et impatients de se plonger dans la découverte des textes.

Dans un monde déchiré entre la guerre, la crise sanitaire et les difficultés économiques, une soixantaine d'auteurs ont saisi l'opportunité de s'évader en écrivant LEUR réalité... désirée. Le lecteur emmené dans cette échappatoire, voyage dans ces pages de réalité aussi différentes les unes des autres, que le sont leurs créateurs.

De la pratique du shifting, au transhumanisme, d'un monde réel soucieux de l'environnement à un monde virtuel ou dominé par l'intelligence artificielle, toutes les réalités se rencontrent, se côtoient dans ce recueil pour proposer au lecteur une extraordinaire incursion au cœur de ces mondes plus fascinants les uns que les autres.

Comme le veut la règle, nous avons dû choisir à l'issue de débats passionnés et passionnants, dix nouvelles. Que les autres auteurs se rassurent, nous attendons de les lire avec impatience, dès la prochaine édition du concours.

Merci aux participants qui ont prouvé que le plaisir d'écrire fait toujours partie de notre réalité. Merci aux fidèles membres des jurys pour leur investissement sans faille.

Merci au groupe INSA qui soutient techniquement et financièrement ce concours.

Maintenant, place au voyage dans d'autres dimensions qui font rêver, douter, appréhender, se questionner... place aux *Réalités désirées*.

Les membres du comité d'organisation

Joël Carré, *conservateur de la bibliothèque de l'INSA Rouen*

Linda Courmont, *enseignante INSA Hauts de France*

Philippe Grand, *assistant administratif à la bibliothèque de l'INSA Toulouse*

Laetitia Guillard, *responsable de la bibliothèque de l'INSA Toulouse*

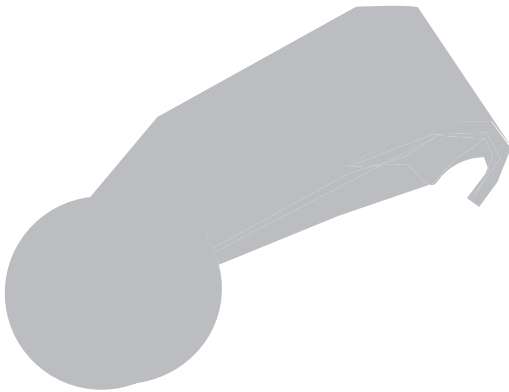
Chloé Lailic, *responsable de la bibliothèque de l'INSA Rennes*

Nadège Lapine, *responsable service commun des bibliothèques de l'INSA Centre Val de Loire*

Gaëlle Mauduit, *bibliothécaire INSA Lyon*

Magali Pierrat, *documentaliste INSA Strasbourg*

Marie-Paule Voïta, *directrice adjointe INSA Lyon*



Les membres du grand jury

Joël Carré, *bibliothécaire, INSA Rouen*
Linda Courmont, *enseignante, INSA Hauts de France*
Charlène Cosentino, *étudiante, INSA Strasbourg*
Pauline Diharce, *biats, INSA Centre-Val de Loire*
Daniel Mahieu, *étudiant, INSA Hauts de France*
Gaëlle Mauduit, *bibliothécaire INSA Lyon*
Jean-Marie Palach, *alumni, INSA Toulouse*
Raphaële Rible, *étudiante, INSA Rennes*

Les membres des pré-jurys

INSA Centre-Val de Loire

Solène Chevalier, *bibliothécaire*

Pauline Diharce, *biatss chargée des relations internationales*

Nadège Lapine, *bibliothécaire*

Sofiane Zouaoui, *étudiant*

INSA Hauts de France

Linda Courmont, *enseignante*

Didier Derks, *enseignant*

Daniel Mahieu, *étudiant*

Yves Mineur, *enseignant*

INSA Lyon

Sophie Guillaume, *étudiante*

Charlotte Noireaux, *bibliothécaire*

Clémentine Ragonot, *archiviste*

Tiphaine Raugel, *étudiante*

Guillemette Trognot, *bibliothécaire*

INSA Rennes

Cerine Knapen, *assistante de direction*

Raphaële Riblé, *étudiante*

Saturnino Rodriguez-Bilbao, *bibliothécaire*

INSA Rouen

Camille Caby, *ingénieure GM3*

Joël Carré, *bibliothécaire*

Marie Douet, *étudiante*

Capucine Garreau, *étudiante*

Marie-Amélie Vasseur, *ingénieure MECA 3*

INSA Strasbourg

Louis Chaudouet, *étudiant*

Charlène Cosentino, *étudiante*

Christelle Gress, *enseignante*

Pauline Lemaire, *documentaliste*

Chloé Schreiber, *documentaliste*

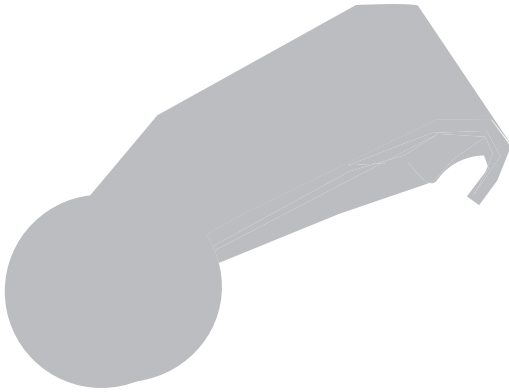
INSA Toulouse

Marie-Noëlle Casals, *enseignante-chercheuse*

Jean-Marie Palach, *alumni* (représenté par Philippe Grand lors de la délibération)

Dayana Samoylova, *étudiante*

Benoît Severac, *auteur*



Palmarès

1. La Forteresse de Sallistan...
Frédéric COPPEE | INSA Rennes

2. Emballés
Jean-Luc MENET | INSA Hauts de France

3. L'Aubalade
Capucine GIGOT | INSA Rennes

4. « Qu'allons-nous faire maintenant ? »
Toinou FREZOULS | INSA Toulouse

5. Chez Holly et Renée
Aline NOURRY | INSA Centre-Val de Loire

6. Andropolis
Audrey PAUL | INSA Centre-Val de Loire

7. Le Projet puzzle
Martin ALAMARGOT | INSA Toulouse

8. Va donc jouer sur la grand-route
Flavien GACHE | INSA Lyon

9. Désir d'humanité
Maxime DANJOU | INSA Rouen

10. Quelques années
Damien LEBREDONCHEL-VIBET | INSA Lyon

1. La Forteresse de Sallistan...

| Frédéric COPPEE | INSA Rennes |

La forteresse de Sallistan se dressait dans le crépuscule. Une brume froide enveloppait les douves. Des braseros soulignaient les remparts, flanqués de sentinelles figées dans la torpeur du soir.

Le héros sortit de l'ombre naissante et dévala la colline. Il arriva au gué, là où les détritrus de la garnison avaient presque comblé le fossé de défense. Une grille suintante surplombait la mare nauséabonde. Elle était rouillée et quelques coups de dague suffirent à la desceller. Le héros se glissa dans les égouts de la forteresse.

La pénombre de la chambre était à peine troublée par les bips réguliers et la lueur froide des signes vitaux de la jeune fille étendue inconsciente. Ce soir encore, Julie veillait sa fille.

Quelqu'un frappa doucement. Sans attendre de réponse, l'infirmière entra, salua Julie et alla vérifier la batterie de machines. Elle ajusta la perfusion puis se dirigea vers la porte. Avant de sortir elle se retourna :

« Le capitaine Malle est là, il demande à vous voir... je lui dis de venir ? »

Julie acquiesça et l'infirmière disparut. Quelques instants plus tard, la haute silhouette de Félix Malle s'encadrait dans la porte. Il parut hésiter avant de pénétrer dans la chambre, évitant de regarder en direction du lit.

« Bonjour, madame Pardo, je suis navré de vous déranger mais je tenais à vous informer des dernières avancées de l'enquête... »

Julie leva un regard vide vers lui.

« Parce que vous avancez ? »

Malle se gratta la tête d'un air gêné...

« Pas vraiment, non. »

Il prit une chaise et s'assit près du lit. Il se força à affronter le regard de Julie.

« Nous avons épluché l'ordinateur de votre fille et cela confirme ce que vous nous avez dit. Elle était vraiment accro à cette série télévisée, le Trône des Fous. Elle a fait de nombreuses recherches sur des sites dédiés à la série et échangé avec beaucoup d'autres fans à travers le monde... »

Julie dit machinalement :

« Oui, son père et moi le savions. Sa chambre est pleine de posters de son personnage préféré, le Duc Rohrn, je crois. »

Malle hocha la tête.

« En effet, nos investigations l'ont confirmé. Cependant, nous avons aussi trouvé autre chose. »

Il marqua un temps.

« Savez-vous ce qu'est la réalité désirée, madame Pardo ? »

Les rats s'affairaient dans la coulée d'immondices charriés par le flot d'eau sale. Le conduit d'évacuation de toutes les eaux usées de la forteresse laissait à peine la place de se tenir accroupi. Le héros se pencha et progressa péniblement à contrecourant sur la pierre glissante de mousse et de diverses autres substances qu'il préféra ne pas identifier.

Après une dizaine de mètres, il arriva au premier embranchement. Il puisa dans ses souvenirs. A droite les geôles, à gauche la salle de garde... il prit à gauche, à l'opposé des hurlements. Son épée l'encombra un peu et il devait être attentif à chaque pas pour ne pas faire de bruit.

Après une autre dizaine de mètres, il parvint à un conduit incliné vers le haut. Il était sous la salle de garde. Il entendit des éclats de voix et des rires gras. Soudain, une cascade

d'excréments lui déferla en plein dessus. Il eut à peine le temps de s'écarter pour ne pas être submergé.

Il dut se poser un instant pour retenir un haut-le-cœur.

Julie regarda sa fille endormie puis le policier.

« Non, je ne sais pas ce que c'est... »

« Eh bien, il s'agit d'un état spirituel plus ou moins conscient, entre méditation, rêve lucide et autohypnose. De nombreux forums évoquent une technique appelée shifting, qui permet de glisser volontairement de notre réalité actuelle vers une réalité « désirée », par exemple dans un univers imaginaire inspiré d'une série ou d'un roman, pour y vivre par l'esprit des aventures avec son héros favori. »

« La réalité désirée, vous dites ? » Julie regardait le policier avec incrédulité. « Vous m'expliquez que ma fille s'est plongée volontairement dans un rêve où elle revit des épisodes de sa série ? ».

Le capitaine Malle hésita.

« Non, madame, ce n'est pas tout à fait ça... Disons que ces jeunes imaginent des scénarios où ils sont immergés dans l'univers de fiction dont ils sont fans. Là, dans une sorte de rêve, ils vivent des aventures en interactions avec leurs personnages favoris. Ils s'approprient d'une certaine façon l'univers pour y incarner leur propre histoire. »

« Vous pensez que Julie est dans le coma parce qu'elle est prisonnière d'un rêve de ce genre ? »

« Aussi absurde que cela paraisse, c'est en effet ce que nous pensons. Les médecins disent que c'est tout à fait possible. »

Julie se leva et se tourna vers la fenêtre.

« Et son personnage favori est le plus cruel tortionnaire de la série... » Malle se redressa sur sa chaise.

« J'en ai bien peur, madame. »

La cascade de merde se tarit. Le héros attendit dans la pénombre. Les voix devinrent murmures puis semblèrent s'éloigner.

Il se redressa lentement et leva le regard vers le trou d'aisance. Une clarté mouvante était animée par quelques torches. Il empoigna la grille. Normalement, celle-ci n'était pas scellée. Il poussa. La grille ne bougea pas. Le héros fut pris de panique. C'était impossible ! Ce n'était pas ce qui était prévu ! Ce n'était pas le plan !

Il s'accroupit et laissa passer le découragement. Il respira profondément par la bouche et retrouva son calme. Il se redressa de nouveau et reprit appui sur les barreaux. Cette fois, la lourde grille céda. Il parvint à l'extraire de son logement et à la glisser sur le côté.

Poussant un soupir de soulagement, il se hissa sur le sol dallé et remit la grille en place. Il fit le tour de la pièce du regard. Les latrines. Une porte fermée laissait filtrer des conversations. Il s'approcha du lourd panneau de bois et y colla son oreille. Il identifia trois voix, peut-être quatre. Il arma son arbalète. Mentalement, il se représenta la salle : mur nord, un râtelier d'armes. Mur est, une porte. Mur sud, la table. Il entrera par le mur ouest.

Il inspira profondément, ferma un instant les yeux puis les rouvrit. Il releva précautionneusement le loquet et lança un grand coup de pied dans la porte.

« C'est absurde. » dit Julie Pardo.

Elle était attablée avec le capitaine Malle et la professeure Catherine Varin dans la cafétéria déserte de l'hôpital. Malle avait convié l'éminente neurologue à les rejoindre pour l'aider à expliquer la situation à la mère de Sophie. Tous deux la regardaient touiller machinalement un mauvais café froid dans un triste gobelet de carton.

« Je sais que c'est difficile à croire, madame Pardo » dit Varin, « mais dans ma discipline, on ne cesse de repousser les limites du concevable. Nous n'en savons encore que très peu sur le fonctionnement du cerveau, et encore moins sur les mécanismes de l'esprit. »

Julie avait l'air absent.

« Mais enfin, si ma fille a créé son propre rêve, pourquoi n'en sort elle pas d'elle-même ? »

Catherine Varin lui prit doucement les mains.

« D'après ce que nous avons pu observer de votre fille, mais aussi d'autres adolescents adeptes du shifting, il semble que ce soit plus qu'un simple rêve volontaire. Certains sujets parviennent à se plonger si loin dans leur rêve que cela devient réel pour leur esprit et leur corps. Ils partagent si intensément l'expérience avec leur double imaginaire que parfois même leur corps se ressent des blessures de leur personnage, de leur avatar si vous préférez. »

« Je ne préfère pas » dit sombrement Julie.

« Oui, pardonnez-moi. Toujours est-il que parfois, il arrive que le scénario leur échappe et que les shifters restent prisonniers de leur histoire. Si l'avatar de votre fille est captif dans son scénario, Julie pourrait ne jamais revenir seule, à moins que son avatar ne parvienne à se libérer. » Les gardes furent un instant surpris par l'irruption du héros. Celui-ci profita de la confusion pour transpercer le premier d'un carreau en plein cœur. Jetant son arbalète au visage du second, il le repoussa contre le mur avant de lui enfoncer sa dague dans la gorge. Inondé de sang, il se retourna pour se trouver face aux deux derniers soldats, l'un brandissait son épée alors que l'autre tentait de dégager une pique du râtelier.

« Mauvais choix » dit le héros avant de lui lancer sa dague entre les omoplates. Désormais seul avec le dernier garde, il dégaina sa propre épée et faisant face à son adversaire, il recula vers la porte qu'il ferma d'un coup de talon.

Sans crier gare, le garde se rua vers lui, son épée levée pour frapper. Le héros esquiva la lourde lame et frappa de taille. Le garde reçut le coup sur le flan mais sa cotte de mailles retint l'attaque. Il se retourna et fit quelques moulinets de défis avec

son épée. Le héros vit une lueur de frayeur dans les yeux de son adversaire. Un instant, celui-ci sembla hésiter entre l'attaque et la fuite. Le héros mit à profit cette fraction de seconde pour projeter son épée d'estoc. Comme il l'avait prévu, le garde para, ce qui ouvrit son côté. Le héros plongea sa dague sous l'aisselle de son adversaire, à la jointure de la cote de mailles. Le sang jaillit. Le garde parut interloqué. Il lâcha son épée et tomba à genoux.

Le héros retira sa lame et empoigna le mourant. Il le regarda dans les yeux et lui parla avec autorité.

« Tu vas crever l'ami, mais avant de paraître devant ton créateur, fais une bonne action : dis-moi où est retenue la captive. »

Le soleil se levait. Le personnel de jour commençait à investir les couloirs de l'hôpital. Julie errait dans le service. Elle songeait à ce que lui avaient dit le flic et la neurologue. Elle ne pouvait y croire. Comment accepter que sa fille unique ait pu chercher à fuir sa propre vie de cette façon ? qu'avait-elle pu faire, elle, sa mère pour la pousser à une telle folie ?

« Ne vous culpabilisez pas, madame Pardo » avait dit Malle. « Tous les ados rêvent d'autre chose, sans trop savoir ni quoi, ni pourquoi. Les moyens sont variés. Pour certains, c'est la drogue, pour d'autres c'est le jeu vidéo ou une autre forme de fiction... tout ce qu'on peut faire en tant que parent, c'est être là quand ils demandent de l'aide. »

« Ma fille n'a pas demandé d'aide » avait remarqué Julie.

« Alors elle n'a peut-être pas fui la réalité » avait dit Catherine Varin. « Peut-être n'était-ce pour elle qu'un jeu, une expérience, par curiosité. Et si c'est le cas, elle a une chance de revenir, de trouver sa délivrance. »

Délivrance. Julie attendait aussi cette délivrance depuis des semaines. Elle alluma son téléphone pour composer le numéro de François, son mari. Le père de Sophie. Encore la voix enregistrée. Blablablaissezunmessage. Encore l'absence. Encore la fuite. Ce salaud était parti un soir, sans un mot, après une

énième visite à l'hôpital, la laissant seule avec Sophie. Depuis, il n'avait plus donné de nouvelles. C'était un cauchemar.

Le garde finissait de se vider de son sang. Le héros récupéra ses armes, les essuya et les rengaina. Il extirpa son carreau de la poitrine du premier cadavre et réarma son arbalète. Il répéta mentalement le chemin que lui avait indiqué le garde jusqu'aux appartements seigneuriaux avant d'ouvrir précautionneusement la porte d'accès aux niveaux supérieurs. Personne. Les torches dansaient dans le faible courant d'air. Le héros se glissa dans le corridor et entama sa progression, attentif aux bruits et aux ombres.

Le capitaine Malle rejoignit Julie au moment où elle remettait son téléphone dans sa poche.

« Des nouvelles de votre mari ? » demanda-t-il. « Non, toujours la messagerie. »

« Nous le cherchons activement, même si nous ne croyons pas qu'il soit en cause. Pour l'état de votre fille, je veux dire »

« Je sais, dit Julie. » elle le regarda intensément. « Vous êtes venu me dire que ce n'est plus l'affaire de la police, n'est-ce pas ? »

« Eh bien... nous avons écarté la drogue et l'agression, il nous est difficile de poursuivre nos investigations. Rien ne justifie une enquête. Même la disparition de votre mari ne relève pas de notre juridiction. »

Julie baissa les yeux. Malle ressentait toute la détresse de cette femme, toute sa solitude. Il voulut faire un geste pour la reconforter quand son téléphone vibra dans sa poche. Il consulta l'écran et reconnut l'appelant.

« Excusez-moi, madame Pardo, je dois prendre cet appel. »

Il s'éloigna à grandes enjambées pour répondre.

Julie regagna le chevet de Sophie et reprit sa faction, comme si le temps n'avait plus cours, comme si l'éternité voulait la diluer dans cette chambre, l'enchaîner sur cette chaise, devant ce lit où le corps de sa fille lui hurlait son absence.

La cour de la forteresse était plongée dans le froid de la nuit. Quelques flammes dispensaient une lumière tremblante entre les arcades de la galerie qui entourait la place. Au milieu des tas de paille et de bois, des chariots et des baraques diverses, deux chevaux à l'attache attendaient leurs cavaliers. Rien ne bougeait. Le héros laissa passer quelques minutes tapis derrière une colonne avant de se décider à suivre l'ombre jusqu'à l'escalier de la tour du seigneur.

Après avoir guetté un moment le silence tombant de l'escalier, il commença à gravir les degrés à pas de loup. Parvenu au premier palier, il dut se rencogner dans une alcôve sombre pour éviter une patrouille. Le bruit disparut dans l'escalier, il reprit son ascension. Bientôt, il parvint à l'étage des appartements seigneuriaux.

Glissant un œil au coin du mur, il aperçut un autre garde en faction devant une porte verrouillée, somnolant appuyé sur sa hallebarde.

Félix Malle avait rejoint le hall de l'hôpital avant de répondre à son adjoint.

« Oui, Favre, qu'y a-t-il ? »

Le lieutenant Paul Favre semblait très excité.

« Salut, patron, on a du neuf : on a logé le père, François Pardo. Il a été reconnu par le concierge d'un petit hôtel du coté de Nation. Qu'est-ce qu'on fait ? on va le cueillir ? »

Malle soupira.

« Non, pas la peine, on a été dessaisi. Le parquet ne voit pas de raison de continuer sur cette affaire. Le père n'est pas en cause. Être un sale con n'est pas encore passible de poursuites. Laisse tomber... »

« Ok patron. »

Malle allait couper la communication quand il se ravisa, pris d'une soudaine inspiration.

« Favre, attends ! » « Patron ? »

« Donne-moi quand même l'adresse, je vais y faire un saut, histoire de lui donner des nouvelles de sa fille et de lui dire ma façon de penser... »

Malle raccrocha et rempocha son téléphone. Il quitta l'hôpital. Inutile d'avertir Julie Pardo pour le moment. Il allait avoir une conversation avec le père auparavant...

Le héros inspira et expira lentement deux fois avant de bondir dans le corridor. Il visa en une fraction de seconde et décocha son carreau droit au cœur du garde. Sa cotte de maille fut transpercée comme de la soie et le carreau traversa sa poitrine avant de se fiché dans le bois de la porte.

Le garde était mort avant de toucher le sol. Le héros remonta rapidement le corridor jusqu'à la porte, retira avec difficulté le carreau planté dans le bois, repoussa le verrou, ouvrit le battant et tira le corps du garde à l'intérieur avant de refermer la porte.

Il parcourut la pièce du regard. Elle était confortable et richement meublée. Des tapisseries ornaient les murs.

Le héros sentit son cœur bondir dans sa poitrine lorsqu'il vit la captive assise sur le lit, simplement vêtue d'une longue chemise de nuit. Ses genoux serrés contre sa poitrine, elle semblait absente et terrorisée.

Alors qu'il cherchait quelque chose de familier dans les traits de la jeune fille, il lut l'effroi dans ses yeux quand elle porta le regard derrière lui. Dans un mouvement réflexe, il se jeta en avant, ce qui lui sauva sans doute la vie. Une longue lame tailla l'air au-dessus de sa tête en sifflant.

Il se retourna, épée en main. Face à lui se tenait le Duc Magister Romar Rohrn de Sallistan, onzième du nom, le plus sanguinaire seigneur du royaume.

Rohrn arborait son sourire narquois, le héros rassembla son courage pour faire face.

« Eh bien, quel est donc ce gueux puant qui vient me ravir

ma promesse ? » railla Rohrn. Il avait posé son espadon pointe au sol, les mains négligemment croisées sur le pommeau.

Le héros décida de répondre avec défi, résolu à accomplir sa mission, fut- ce au prix de sa vie.

« Je ne suis rien de plus qu'un homme de rien, monseigneur, mais j'ai mission de délivrer votre prisonnière. Vous pouvez nous laisser passer ou mourir. »

Rohrn partit d'un énorme rire plein de mépris.

Profitant de cette distraction, le héros chargea d'estoc. Rohrn leva sa lourde épée à deux mains et para l'assaut. Le héros fut repoussé de côté, mais sa dague entailla au passage l'abdomen du seigneur. Celui-ci, piqué autant dans sa chair que dans son orgueil abattit sa lame sur l'épaule du héros, l'entaillant profondément.

Reprenant leur souffle, les deux adversaires se firent face de nouveau. Ils saignaient abondamment l'un et l'autre. La rage voilait le regard de Rohrn. Le héros décida de ne pas le laisser reprendre de sa superbe et remonta à l'assaut. Rohrn pointa son épée, le héros l'esquiva et lança son bras en avant, enfonçant sa propre lame dans la poitrine de son adversaire.

Les yeux du seigneur de Sallistan brillèrent un instant de stupeur avant de s'éteindre.

Le héros s'éroula à bout de forces, atteint lui-même mortellement.

La captive se précipita pour le soutenir. Elle sanglotait. Elle avait compris. Le héros leva la main pour effleurer ses larmes.

« Sophie, ma douce... Sauve-toi maintenant, tu es libre... Ta mère t'attend... Dis-lui... Dis-lui que... ».

Les mots se perdirent dans un souffle, la main retomba et la vie abandonna le corps du héros.

Le capitaine Félix Malle se tenait sur le seuil de la chambre. Derrière lui, le concierge tendait le cou pour voir par-dessus son épaule. Malle lui ordonna d'aller appeler la police et les secours.

François Pardo était étendu sur le lit, mort. Son visage était étonnamment pâle et serein. Une larme brillait sur sa joue.

Le flic composa le numéro de Julie Pardo.

Julie allait décrocher lorsqu'un mouvement attira son attention. « Oh mon Dieu, Sophie, tu es réveillée ! »

Sophie fixait sa mère de ses grands yeux humides. Elle murmura dans un sanglot...

« Maman, j'ai vu papa. Il dit qu'il nous aime... Il ne reviendra pas. »

2. Emballés

| Jean-Luc MENET | INSA Hauts de France |

Le masque vissé sur son visage, Lucien eut soudain une crise d'angoisse. Une pensée larvait en lui depuis longtemps, mais sans qu'il sût pourquoi, elle était devenue une évidence, une certitude. Le jeune homme venait en effet de prendre conscience que rien ne servait à rien, que toute action, quelle qu'elle fût, était vouée à l'échec. Qu'un individu ne pouvait rien contre cette société qui, pourtant, prônait l'individualisme. Que le monde était fichu.

Il jeta un coup d'œil à son chariot, puis aux autres clients qui poussaient eux aussi leur brouette remplie de nourriture et de toutes sortes de produits manufacturés, dans cet hypermarché aseptisé, preuve vivante d'un monde à la dérive. Lui-même ne valait pas mieux que les autres. Digne représentant de l'homo sapiens, il n'était même pas en mesure d'accomplir le centième de ce que son illustre ancêtre était capable de faire. En temps normal, il se serait rassuré et aurait inversé l'argument : il était lui-même mille fois plus performant que n'importe quel chasseur-cueilleur dans bien des domaines ; mille fois plus savant, aussi, ou plus *sachant*. D'ailleurs, en tant que brillant étudiant en école d'ingénieurs, n'était-il pas destiné au meilleur avenir ? Dans très peu de temps, il disposerait de tous les attributs du jeune cadre dynamique et obtiendrait les meilleures places sur un marché du travail pourtant saturé. Comme ses collègues, il pourrait bientôt se prévaloir d'une valeur financière de plusieurs dizaines de kiloeuros : son revenu annuel.

Mais ce jour-là, ces arguments simplistes et conformistes ne

parvenaient pas à le convaincre. Lucien ne pouvait s'empêcher de penser à l'homme préhistorique dont il était le lointain descendant. Au cœur de l'hiver, ce dernier savait s'habiller et se protéger du froid : une peau de bête lui rendait ce service. Et l'animal dont provenait cette peau, il l'avait tué de ses propres mains avant d'en manger la viande. Les os de la bête avaient servi à toutes sortes de choses, y compris à attacher les vêtements entre eux. Pour réaliser ces exploits, il avait eu besoin d'outils qu'il avait lui-même confectionnés. Enfin, quand il avait soif, il se rendait à la rivière toute proche et il buvait. Tout simplement.

Lucien se savait désormais incapable de la moindre de ces actions. Il se rappela soudain un célèbre roman de Barjavel, *la nuit des temps*, dans lequel l'écrivain relatait la fin du monde, ou plutôt la fin d'un monde, après une monumentale panne d'électricité. Hélas, Lucien avait abandonné la lecture en cours de route, de sorte qu'il ignorait la fin de l'histoire. Les héros s'en sortaient-ils ou périssaient-ils des suites de leurs propres défaillances ? Immobile dans l'allée centrale, Lucien se dit que la catastrophe relatée dans ce texte aurait de bien pires conséquences si elle survenait à son époque, car tout, absolument tout, dépendait de l'approvisionnement électrique. Suite à une simple panne de quelques heures, la quasi-totalité de la nourriture mondiale, tributaire de la chaîne du froid, se périmerait. Au bout de quelques heures supplémentaires, les hôpitaux devraient laisser mourir les malades. Quelques jours plus tard, prostrés chez eux, les gens ne pourraient même plus se servir un verre d'eau au robinet, dès lors que les pompes elles-mêmes ne fonctionneraient plus. Lucien en était convaincu, l'essentiel de l'humanité ne survivrait pas à une banale panne d'électricité si celle-ci durait plusieurs mois.

Le jeune homme regarda à nouveau autour de lui. Les clients s'affairaient, vidaient les rayons, remplissaient leur chariot, se

croisaient sans se parler ni se voir, telles des fourmis tellement soucieuses de leur propre intérêt qu'elles en oubliaient la fourmilière, leur fourmilière. Or, qui peut vivre en dehors de sa propre maison ?

Dans cette semi-conscience, il repensa à l'histoire du colibri, cette légende amériquienne qui lui avait été relatée par un de ses enseignants, lui-même l'ayant appris des écrits de Pierre Rabhi au moment de la création du *Mouvement Colibris*. Cette légende racontait l'histoire d'un incendie survenu dans une immense forêt. La plupart des animaux observaient le désastre, impuissants et résignés, hormis un colibri, cet oiseau minuscule et fragile. Ce dernier s'affaira durant des heures, faisant des allers-retours entre la rivière et le feu pour déverser sur les flammes les quelques gouttes d'eau qu'il pouvait transporter dans son bec. Surpris par la ténacité du volatile, les autres animaux tentèrent cependant de le raisonner et lui assurèrent que, malgré ses efforts, il ne viendrait jamais à bout de l'incendie. C'est à ce moment-là que le petit oiseau leur fit la célèbre réplique : « je le sais, mais je fais ma part ». La morale de cette histoire était simple à comprendre : isolé, on ne pouvait pas changer le monde, mais si on s'y mettait à plusieurs, il y avait une chance.

Bien sûr, Lucien connaissait l'autre fin de la légende, celle qui voyait le petit oiseau mourir d'épuisement. Mais il savait que derrière cette conclusion pessimiste, il y avait une double morale. La plus conventionnelle des deux attribuait au colibri un égo surdimensionné qui lui faisait croire qu'à lui seul, il pouvait sauver la forêt. L'autre assurait que face à une échéance épouvantable, fût-elle très probable, mieux valait se battre et garder espoir que de baisser les bras.

Lucien regarda à nouveau son chariot et se mit à sourire sous son masque chirurgical. Puis, il se dirigea vers l'une des caisses du magasin.



Bien qu'elle fût retraitée, Martine avait choisi de faire ses courses le samedi matin dans son hypermarché favori. Elle n'y était pas plus attachée que cela, mais elle connaissait par cœur l'emplacement des produits qu'elle avait coutume d'acheter, ce qui lui facilitait la vie et réduisait le temps qu'elle y passait. Son chariot était rempli à ras-bord, car elle ne s'y rendait qu'une fois par semaine. Elle jeta un coup d'œil circulaire aux nombreuses caisses ouvertes et en choisit une presque au hasard. Elle se positionna ainsi derrière deux jeunes gens qui étaient sur le point de déposer leurs articles sur le tapis roulant : un jeune homme d'une vingtaine d'années et une maman accompagnée de son fils de deux ans. Elle regarda furtivement sa montre et fut rassurée : avec un peu de chance, elle serait chez elle avant onze heures.

Les coudes soudés au chariot, Martine attendait tranquillement son tour quand elle vit Lucien poser ses articles un à un sur le tapis après les avoir calmement extraits de leur emballage. Elle assista ainsi à une discussion ubuesque.

— Vous n'avez pas le droit de faire cela ! dit l'hôtesse de caisse.

— Pourquoi ? demanda le jeune homme.

— C'est interdit ! répliqua-t-elle.

Lucien fit mine d'examiner les alentours, comme s'il voulait vérifier l'information.

— Cette interdiction n'est stipulée nulle part ! Et comme je ne contreviens pas à la loi en vigueur, j'ai parfaitement le droit de me séparer de ce que je n'achète pas.

— Je...

— Je vous confirme que je suis intéressé par ces produits, mais pas par leurs emballages.

— Je vais appeler la sécurité.

— Faites donc, chère madame. Et à ce propos, si vous pouviez demander une poubelle, ça m'éviterait d'encombrer le magasin avec mes déchets.

L'hôtesse haussa les épaules et se saisit de son téléphone. Pendant qu'elle expliquait la situation à sa supérieure, Lucien continuait à déballer ses produits. Pour certains d'entre eux, il dut d'ailleurs utiliser son opinel tant le plastique rigide qui les recouvrait était difficile à retirer. Au bout de quelques minutes, une montagne d'emballages s'entassait derrière les produits dont il avait fait l'acquisition : plastique enveloppant les bouteilles d'eau, barquettes diverses recueillant les quelques fruits et légumes que sa maigre bourse d'étudiant lui permettait d'acheter, blister autour de ses stylos-feutres à pointe fine, carton pour protéger son pack de bière, carton encore autour de son tube de dentifrice, carton toujours enserrant ses crèmes-desserts préférées... Rien de bien dramatique en réalité, rien de bien lourd non plus. Mais autant de ressources inutilement puisées sur une planète finie.

Martine qui avait d'abord assisté à la scène avec une pointe d'amusement finit par s'agacer un peu. Elle avait en effet prévu d'être chez elle à onze heures et cet événement risquait de la retarder. Malgré tout, elle fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— Quelqu'un va venir ! triompha la caissière.

Martine leva les yeux au ciel en signe d'impatience, puis elle se retourna afin de se positionner devant une autre caisse. Hélas, il y avait deux personnes derrière elle et les autres files d'attente étaient tout aussi longues que la sienne. Elle décida de rester là.

*

* *

Ophélie observait Lucien avec délectation. Elle avait tout son temps. C'était une mère célibataire et elle avait la chance d'avoir un fils dont le calme ferait rêver n'importe quelle maman. Le petit regardait autour de lui avec amusement, absolument heureux d'être assis sur le siège bébé d'un chariot de courses.

— Monsieur ? dit l'agent de sécurité qui venait d'arriver.

— C'est moi ! répondit Lucien, amusé.

— Vous n'avez pas le droit ! menaça-t-il tout en pointant un doigt accusateur vers les emballages que le jeune homme avait regroupés à la fin de ses courses.

— Je vois que vous avez apporté un sac poubelle ! répondit Lucien, victorieux.

Le garde baissa la tête et tendit le sac ouvert devant Lucien.

— Merci à vous ! continua l'étudiant. Cela étant, il est vraiment dommage qu'il nous soit impossible de trier nos déchets et que tout atterrisse dans la même benne. Enfin... j'imagine que vous n'y pouvez rien, mais la prochaine fois, il faudrait quand même y penser.

L'agent de sécurité ne répondit pas. Il avait été formé à rester calme quelles que soient les circonstances et finalement, celle-ci était plutôt cocasse : il en avait connu de bien pires. Au demeurant, en son for intérieur, il était assez d'accord avec Lucien : concernant le sac-poubelle, bien entendu, mais aussi à propos de la démarche elle-même. C'est pourquoi il se chargea lui-même des emballages.

— En tout cas, conclut l'étudiant, je vous remercie de votre amabilité. J'espère qu'un de ces prochains jours, on ne sera plus obligés de vous déranger. Il serait quand même judicieux de laisser des poubelles de tri en fin de caisse, vous ne trouvez pas ?

— Je vous souhaite une bonne fin de matinée ! dit le garde pour toute réponse.

Ophélie exultait. Elle venait de voir un client absolument seul déposer un grain de sable dans un énorme engrenage. Une histoire de colibri lui revint vaguement en mémoire : l'aventure d'un oiseau essayant à lui seul d'éteindre un incendie.

Devant elle, l'hôtesse de caisse restait immobile. Elle la vit se saisir de son téléphone et parler si faiblement qu'elle ne parvint pas à identifier le moindre mot. Trois minutes plus tard, l'agent de sécurité revenait avec son sac-poubelle et, sans jeter un regard à qui que ce soit, il en sortit un à un les emballages qu'il y avait mis afin que la caissière puisse les scanner. Puis il repartit comme il était venu, mais un peu plus penaud qu'à son arrivée.

C'est à ce moment précis qu'Ophélie prit conscience qu'il lui était facile de devenir un colibri. Pendant que Lucien chargeait ses courses dans son chariot, puis payait, elle se mit elle aussi à ôter les suremballages de ses nombreux articles. L'hôtesse leva les yeux vers elle sans formuler la moindre phrase et se saisit du téléphone. Trois minutes plus tard, l'agent de sécurité revenait avec son sac-poubelle... et sa mine déconfite. Il était cette fois accompagné de la directrice du magasin.

Bien que la situation fût amusante, Martine était excédée. Elle allait rater son émission télévisée favorite. Mais elle n'avait pas le choix. Elle prit son mal en patience.

— Bonjour madame ! dit la directrice qui, à en juger par le badge qu'elle arborait, se prénommaît Cassandre.

— C'est moi ! blagua Ophélie.

Cassandre ne prononça plus un seul mot. Pensant intimider la jeune maman, elle s'était mise en retrait pendant que l'agent de sécurité présentait un à un les emballages à l'hôtesse de caisse pour qu'elle puisse les scanner dans de bonnes conditions. Puis, il les jeta lui-même dans le sac-poubelle désormais plein.

— Bonne fin de matinée, chère madame, dit-il en partant, suivi de près par sa cheffe.

— Je suis un colibri murmura Ophélie pour elle-même.

Martine regarda sa montre. Elle en était maintenant certaine, elle ne serait jamais chez elle à onze heures.

*
* *

Nordine était un influenceur. Ou plutôt, c'était un reporter de l'absurde. À moins qu'il fût un simple Youtubeur... ou un Instagrammeur... ou un TikTokeur. En réalité, il était les trois à la fois. Préoccupé par les questions environnementales, il se mettait régulièrement en scène sur les réseaux sociaux pour faire avancer la « cause ». Il le faisait sur un mode décalé ou ironique, une façon comme une autre de passer un message. Ainsi, il lui était arrivé de se filmer en train de déposer des déchets plastiques en pleine campagne, en train d'aller chercher des cigarettes au coin de la rue en voiture, en train d'aérer son appartement, chauffage à fond, en train de déballer une banane sous blister, ou encore en train d'acheter des dizaines d'appareils électroniques inutiles. C'est d'ailleurs pour cette dernière mission qu'il se trouvait là : il venait de réaliser une vidéo sur ce thème et son caddie avait débordé d'objets hétéroclites, tous plus superflus les uns que les autres, qu'il avait ensuite remis en rayon, car évidemment, il n'avait aucune intention de les acquérir. Ensuite, puisqu'il était sur place, il s'était acheté quelques légumes bio en prenant garde à ce qu'ils n'eussent pas parcouru la moitié de la planète pour parvenir jusqu'à lui.

Il se trouvait dans une file voisine de celle de Lucien, à deux mètres de la scène qui venait de se dérouler devant ses yeux... et devant ceux de milliers de followers. En effet, Nordine avait discrètement démarré un *direct* qui était actuellement suivi par douze mille internautes.

Cette action apparemment anodine déclencha un raz-de-marée. D’abord dans l’hypermarché où il se situait, puis dans des centaines d’autres. En visionnant la vidéo, de nombreux clients se mirent à singer Lucien et libérèrent leurs produits de leurs suremballages. D’autres, observant leurs voisins de caisse, firent spontanément de même, sans savoir que le mouvement était global. Une heure plus tard, la quasi-totalité des supermarchés et hypermarchés de France croulait sous les emballages laissés sur place par les clients.

Quelques minutes plus tard, Nordine et Lucien échangèrent quelques mots et se dirigèrent ensemble vers un bistrot de la galerie marchande afin de mettre au point leur stratégie pour la suite des événements. À peine s’étaient-ils assis qu’ils remarquèrent une vieille dame sortir du magasin sans son masque, ce qui ne semblait gêner personne, tout le monde ayant tout simplement l’esprit ailleurs. Cette femme, dont ils ignoraient qu’elle se prénomait Martine, poussait un caddie rempli de produits dépourvus d’emballages. Elle arborait un magnifique sourire.

*

* *

Quelques mois plus tard, Lucien et Nordine se retrouvèrent dans le même café pour trinquer devant une bière. Ils étaient satisfaits de leur collaboration. Suite à la première opération « zéro-emballage », d’autres avaient suivi. L’un et l’autre étaient à la manœuvre et ils mettaient en scène leurs actions sur les réseaux sociaux et dans la vie réelle. Dans toutes les régions de France, des événements furent organisés quotidiennement. De simples citoyens se donnaient rendez-vous dans des magasins, y faisaient leurs achats, mais laissaient les emballages

sur place. Évidemment, les pays voisins furent contaminés par cette vague environnementale : les actions faisaient tache d'huile. Quelques semaines plus tard, les enseignes décidèrent de réfléchir à la question et réduisirent d'elles-mêmes les emballages, les limitant à leur partie congrue. Ils travaillèrent d'abord sur leurs marques propres, puis les autres marques furent obligées de suivre. Les gouvernements, submergés par cet état de fait, allèrent dans le même sens et légiférèrent ; après tout, il n'était pas si courant de proposer une législation contraignante et souhaitée à la fois par les consommateurs et les distributeurs. L'Union européenne s'en mêla et proposa des directives encore plus ambitieuses qui concernaient la totalité des produits vendus sur le territoire. Très vite, une politique officielle de *zéro déchet* fut mise en place, ce qui obligea les autres pays à faire de même.

— On a réussi ! dit Lucien.

— Tu as réussi ! corrigea Nordine. Je n'étais que le messager. Toi, tu étais...

Le jeune homme semblait chercher le bon mot.

— Colibri ! affirma Lucien. J'étais un colibri. L'incendie me semblait impossible à éteindre, mais grâce à toi, d'autres colibris sont venus à la rescousse.

Ils firent tinter leurs verres et, plongés dans leurs pensées, ils se turent un instant. Comme c'est souvent le cas après la mise en place d'un projet, une période d'incertitude les menaçait. Leur collaboration touchait à sa fin et ils se sentaient démunis, happés par le néant.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? finit par demander Lucien.

Nordine avait la tête baissée. On eut dit qu'il était ailleurs, ou qu'il déprimait, mais c'était tout le contraire. Au bout d'un moment, il releva la tête tandis qu'un sourire immense se dessinait sur son visage. Devant le regard interrogatif de Lucien,

il préféra maintenir un instant le suspense avant de lui faire part de son nouveau projet. Puis, il prit la parole et posa une simple question.

— Que dirais-tu si toi et moi, on s'occupait maintenant du changement climatique ?

Lucien fit mine de réfléchir, mais sa réponse fusa malgré lui.

— Je suis emballé ! conclut-il.

3. L'Aubalade

| Capucine GIGOT | INSA Rennes |

L'aube claire peignait de reflets jaunes les pierres du vieux port. Lentement les ombres des bâtiments s'allongeaient puis se raccourcissaient et au fil des minutes la ville se dessinait dans son calme et sa sérénité habituelle. Les vagues ondulaient mollement contre la digue et l'eau fraîche et verte saturait l'air de son goût salin. A cet instant précis, la ville s'éveillait. Tôt et dans une pénombre rosée, les volets bleus des maisons serrées les unes contre les autres grinçaient et s'ouvraient pour emplir chaque pièce de la douceur de l'été. Les habitations colorées, des sœurs qui se ressemblaient et faisaient faces à la mer, étaient recouvertes de glycine et les rebords des fenêtres débordaient de pots en terre cuite où s'entassaient rosiers et succulents. D'une ruelle pentue et tortueuse, des rires harmonieux venaient troubler le réveil lent de la ville en se déversant sur le port. Quatre silhouettes sortaient de la rue fraîche et le soleil du matin coulait sur leur peau en dévoilant leurs visages. Trois garçons et une fille, ils ne se ressemblaient pas mais ils étaient frères. Le premier était grand et pâle comme de l'albâtre, les deux garçons qui le suivaient avaient la peau brune, des yeux olives et se chamaillaient en riant fort sous une fenêtre ouverte. Déjà arrivée au bord de la digue, une jeune fille aux cheveux courts était debout sur un banc et baignait dans la pâle lumière orangée de l'aube fine. Achille, Gaspard, François et Ophélie. Une fratrie bien particulière qui se promenait déjà alors que le reste de la ville se trouvait encore dans une torpeur ensommeillée, accentuée par la chaleur lourde et épaisse qui enveloppait la région depuis quelques jours. Ce moment de la journée était pourtant le préféré des quatre adolescents qui commençaient à se diriger vers le centre ville en longeant le port. Pour ne rien vous cacher, ils étaient déjà levés depuis deux bonnes heures

et avaient marché longuement dans les quartiers nord de la ville, perturbant tours à tours les habitants qui y vivaient. Cependant ils ne se lassaient pas de vagabonder dans cette ville qui avait tant changé depuis les dernières années.

Tout avait commencé un Mardi, alors que tous les yeux étaient rivés soit sur le match de football faisant s'affronter deux équipes amateurs et qui était exceptionnellement diffusé en direct sur la chaîne régionale, soit sur le reportage présentant la guerre entre deux supérettes voisines qui se disputaient un bout de parking. Alors que la meilleure des deux équipes marquait son troisième but et qu'un avocat expliquait pourquoi son client méritait plus de places de parking que son voisin, la télévision cessa brutalement de recevoir quelconque signal. Il en fut de même pour la radio, internet et les téléphones. Sans aucune raison apparente, tout moyen de communication avait cessé de fonctionner. Au départ, on pensait à une panne locale mais deux jours plus tard, lorsque la moitié de la ville se rua chez les vendeurs de journaux il s'avéra qu'elle était généralisée à tout le pays. Plusieurs jours après on apprit que les pays voisins étaient aussi touchés par ce problème inédit puis un matin les journaux abordaient tous des titres similaires : « *Le monde entier touché par un black out général !* » Une panique sans précédent s'empara des grandes villes mais elle s'estompa au fil du temps et la population reprit une vie presque normale. En trois ans aucune avancée n'avait permis de rétablir les communications et les mœurs avaient bien changées.

Pour en revenir à notre petite troupe, elle cheminait vers les rues larges du centre ville qui rassemblaient des fontaines d'eau fraîche et des cafés et enseignes ouvrant timidement leurs portes. Un garçon brun s'adressa au grand blond qui marchait derrière lui :

– Tu es sûr de pouvoir tenir toute la journée Achille ? On s'est quand même levé un peu tôt non ? Dit Gaspard en riant.

– T'inquiète pas pour moi. Mo est malade donc je le remplace au guichet toute la semaine. C'est toujours mieux que courir aux quatre coins de l'entrepôt toute la journée pour chercher des lettres.

– Tu penses qu'ils voudraient bien de moi à la poste ? Le questionna Ophélie.

– Non, tu es trop petite et trop jeune. Personne n'a le droit de travailler à la poste avant quinze ans et en plus tu ne pourras pas porter les cartons de lettres et les colis, répondu-t-il d'une voix lasse.

– Même pour travailler au guichet ?

– On en a déjà parlé Ophélie et j'ai déjà répondu que tu étais trop jeune. Tu leur demanderas dans quatre ans quand tu auras l'âge requis.

– Tout doux, lui chuchota François. Tu n'as pas besoin d'être aussi ferme, elle veut juste se rendre utile.

Achille fourra sa main dans les cheveux de sa petite sœur et lui frotta le haut du crâne pour s'excuser. Les services postaux employaient, depuis la coupure, de plus en plus de monde et une grande partie des jeunes travaillait quelques heures par semaine dans les offices postaux. Il y en avait plusieurs dans la ville car les gens échangeaient de plus en plus de lettres pour pallier à leur manque de lien social. De manière hebdomadaire il n'était pas inhabituel de recevoir une dizaine de courriers venant de sa famille ou ses amis. Les gens avaient repris le temps d'écrire, de poser leurs pensées sur une feuille de papier, de rater, de recommencer une lettre plusieurs fois, de faire des fautes d'orthographe, de communiquer mais aussi d'écrire pour le plaisir des beaux mots. On reprenait par la même occasion le plaisir de la lecture et de prendre son temps. De ne plus se précipiter dans ce que l'on veut dire ou faire. On appréciait plus les moments où l'on se retrouvait ses proches car lorsqu'on les quittait ils n'étaient plus à porter de coups de fil. On marchait des dizaines de minutes pour retrouver un ami, on osait enfin parler en face à nos amants ou alors on se taisait définitivement car notre écran n'agissait plus comme une barrière pour protéger notre fierté. On prenait le temps de prendre son temps. On prenait le temps de vivre et cela nos quatre amis l'avaient bien compris.

Ils se dirigeaient alors vers un grand mur faisant face à la mer sur lequel était inscrit « *Mur Instagram* ». Une tentative désespérée de

se raccrocher au monde qu'ils avaient connu. Ici chacun était libre d'écrire un message et le coller sur le mur, poster une affiche pour promouvoir un concert, accrocher une photo de ses vacances ou de son animal de compagnie. Une envie insatiable de continuer à échanger comme durant l'âge d'or d'internet. Un besoin pour certains. Ce mur était débordant d'image et d'inscriptions pendant les mois qui avaient suivis la coupure, à présent seuls quelques nostalgiques venaient encore y poser des souvenirs. On y avait déposé des offrandes comme à un dieu à qui l'on implorait de revenir, on y avait voué un culte comme aux plus vieilles religions que notre monde a vu naître. Ce dieu était oublié par une partie de la population, une autre plus optimiste pensait qu'il pouvait encore revenir tel un messie.

– Ridicule peut-être mais pas dénué de sens, laissa échapper François.

– Tu dis quoi ? Demanda Gaspard en fronçant les sourcils.

– Tu disais hier que tu trouvais ce mur ridicule, moi je le trouve beau. Tous ces gens qui habitent dans la même ville que nous et qu'on ne connaît pas, ils ont ce désir fondamental de partager. Tu penses que c'est futile mais c'est humain et moi je trouve ça beau.

– Tu es sentimental ce matin dis-donc ! Surtout pour un gars qui ne s'est jamais inscrit sur Instagram. Je ne dis pas que l'idée était pas sympa au début mais au final c'était juste l'histoire de pelots qui aimaient exposer leur vie à tout le monde et s'en vanter.

– C'est ton avis mais tu n'as pas bu de café alors je peux pas vraiment attendre de toi des belles réflexions métaphysiques tant que l'on ne remédie pas à ce problème, n'est-ce pas ?

– J'aime plus quand tu me parles comme ça mon vieux ! Allez on va se poser parce qu'il est bientôt 8h et Achille va devoir partir.

Les rues commençaient à être parsemées de gens. Des vieillards sortaient de leurs maisons donnant sur une place circulaire et allaient commander un petit déjeuner au café en s'appuyant sur leurs cannes. Une mère encore en robe de chambre toquait chez un

épicier pour qu'il lui cède au plus vite une bouteille de lait alors que son bambin geignait en se débattant dans ces bras. La fratrie prit place autour d'une table sur la terrasse d'un café à l'enseigne jaunie. Ils buvaient dans des tasses bleues et mangeaient des fruits juteux, François et Gaspard encore en plein débat sur le « *Mur Instagram* » pendant qu'Achille expliquait le fonctionnement de la Poste à Ophélie qui buvait ses paroles.

– Je vais devoir y aller les gars, je commence dans dix minutes et j'aime pas arriver en retard. Tardez pas à rentrer parce que si Mère se réveille et qu'Ophélie n'est pas dans son lit vous savez que ça va barder !

– Tranquille Achille, je fous Ophée sur mon dos et en même pas une heure on est à la maison, assura Gaspard.

Achille leur fit un bref signe de tête et laissa un billet pour le gérant du café qui venait débarrasser leur table. Comme l'aînée leur avait demandé, Gaspard, François et Ophélie prirent le chemin du retour vers la maison familiale, perchée haute sur les collines qui surplombaient le golfe. Ils évitaient tous les détours inutiles qu'ils avaient pris à l'aller. Lorsque Gaspard fit monter la petite Ophélie sur son dos elle sentit un objet dur dans sa poche arrière.

– Qu'est ce que c'est ?

– Le dis pas à Achille, il trouve ça bête, mais j'ai toujours mon ancien téléphone portable sur moi. C'est un peu sentimental mais parfois je le recharge et je regarde un peu les anciens messages qu'on s'envoyait avec mes potes.

– Moi je trouve pas ça bête.

Bercée par la marche souple de son frère, Ophélie se mit à chanter alors que la lumière blanche du jour commençait à illuminer les rues.

*« Marchons par la nuit
Dans les rues sans bruit
Marchons par le jour
En attendant toujours
Le retour
De la nuit
Et par l'aube
Je me balade
Et l'eau
Elle se balade
Et l'eau balade
Et l'aubalade. »*

On entendit pas la sonnerie faible du téléphone de Gaspard masquée par la comptine d'Ophélie. Ce ne fut qu'une fois rentré chez lui que le jeune homme vit avec stupeur le message qui était affiché sur l'écran de son téléphone.

« Si tu reçois ce message, ne le dis à personne . »

4. « Qu'allons-nous faire maintenant ? »

| Toinou FREZOULS | INSA Toulouse |

Putain ! Je suis salement blessée. Ma fille, dans mes bras, pleure sans bruit... Brave petite, si jeune et déjà si marquée par ce monde, si forte. Si on s'en sort, elle s'adaptera à ce monde, elle. Nous sommes cachées. Dans une cave d'immeuble en grande partie effondrée. Comment ? Comment ? Comment en sommes-nous arrivés là ??

A vrai dire ça commencé il y a bien 30 ans déjà, même bien avant en fait. Les alertes du GIEC, le développement durable, "ne pas épuiser les ressources pour les générations futures" et tous ces trucs que l'on apprenait au lycée. Mais bref, il y a 30 ans ça a empiré, les catastrophes climatiques se multipliaient, le prix du pétrole explosait, normal, on n'arrivait plus à en extraire assez, les puits s'épuisaient. On allait chercher du pétrole sous toutes ses formes : gaz de schiste, sable bitumeux et j'en passe... Tout ça pour retarder l'inéluctable : la pénurie d'énergie fossile. En attendant on le brûlait à tout va. Le plus souvent pour des conneries futiles. Pour profiter de nouvelles technologies inutiles, pour acheter des vêtements à la mode que l'on ne porterait que trois fois, pour faire des vidéos Tiktok et autres drogues débiles...

Il y a 30 ans j'étais encore sur les bancs de l'école, élève ingénieure, formée pour construire le monde de demain. Un avenir utopique, de développement durable et de progrès... J'y ai rencontré mon amour. Il est mort il y a 4 ans, d'un de ces virus qui se multiplient depuis l'effondrement...

Non.

L'effondrement, ce n'est pas le bon terme. Il a pris 20 ans cet effondrement, mais quand même... Il y a 30 ans le prix du pétrole explosait déjà, puis il y a eu la guerre en Ukraine et des élections françaises qui se soldaient par un énième démagogue qui ne faisait rien pour éviter ce bordel pourtant tellement prévisible. Le prix du pétrole a continué à augmenter bien sûr, les échanges mondiaux ont alors commencé à diminuer. Le prix de la nourriture enflait partout sur terre. Les pays qui le pouvaient diminuaient les exports de gaz, de pétrole ou de céréales. Des guerres civiles éclataient un peu partout dans les pays en pénuries. Le tout aggravé par des sécheresses terribles, des inondations et tempêtes qui détruisaient tout, infrastructures, récoltes... famines et maladies. Un peu partout des centrales atomiques fuyaient faute d'entretien, d'autres explosaient lors de conflits armés... Et les guerres. Ces gens qui tentaient par tous les moyens de rejoindre l'Europe, où pensait-on, on survivait mieux. Ces gens qui mourraient par millions... Les émeutes en France sur le pouvoir d'achat et le prix des carburants, encore. Comme si le gouvernement pouvait y faire quelque chose... les famines, la guerre, la montée des extrêmes. Les gens se regroupaient en petites communautés pour se soutenir. On accusait les noirs, les arabes et toutes personnes trop peu françaises d'être des agents infiltrés, des traîtres à la solde de gouvernements ennemies qui souhaite détruire la France. Déjà bien détruite pourtant. La France des droits de l'homme et de la fraternité était probablement morte bien avant tout ça.

Quand je repense à la période avant tout cela, je me souviens d'un cours de microbiologie que nous avons eu à l'INSA. Une fois placées dans un milieu riche en nutriment et en énergie carbonée, les bactéries se multipliaient comme des folles. Puis leur vitesse de croissance diminuait alors que les nutriments du milieu se faisaient de plus en plus rares. Finalement, leur

population déclinait soudainement et très peu d'entre elles survivaient... Au final l'humanité a eu le même comportement que ces bactéries, placée sur une planète riche en nutriment et en énergie fossile, elle s'est multipliée à l'infini jusqu'à épuiser les ressources qui lui étaient vitales. Aujourd'hui nous sommes en phase de déclin, moins intelligents mais plus cruels que de vulgaires bactéries.

Mince, ils s'approchent, je regarde ma fille, elle retient sa respiration.

Non ! ils m'ont vu, l'un d'eux s'approche de nous, une batte de baseball tournant au-dessus de sa hanche. Derrière lui, les autres ricanent méchamment. Je protège ma fille, je la serre dans mes bras et me recroqueville sur elle. Non ! J'entends le sifflement de la batte qui percute l'arrière de ma tête.

.....
.....
.....
.....

Le réveil sonne.

.....
.....

Je suis allongée dans un lit. Je me sens vaseuse, comment suis-je en vie ? J'ai peur d'ouvrir les yeux... Cette sonnerie. Elle m'est familière. C'est un refrain de musique que je n'ai plus entendu depuis des années...

On me secoue par les épaules.

« Assa réveille-toi ! »

Mon cœur explose.

Bastien ! Les larmes pleins les yeux il me serre dans ses bras. Il pleure.

Comment est-ce possible ?

Je suis dans notre ancienne chambre d'étudiants. Merde.
Comment ? Je pleure... Bastien...

« Bastien.... »

MAIS OU EST JULIE ???

« Julie ?! ». Je crie « JULIE !! »

Le visage de Bastien se fige, ses yeux fixes ne me regardent plus. Je sens mes poumons brûler et des fourmis courir sur ma poitrine. Il se lève du lit, j'ai le cœur serré.

Bastien s'appuie contre le mur et murmure dans un souffle :
« chérie, nous sommes dans notre ancien appartement ».

Il s'approche de la table de nuit, attrape son Iphone 13 et le déverrouille. Son dos s'affaisse.

Il se tourne vers moi et me montre l'écran de son téléphone.



7h50

28/03/2022



Impossible.

Mais Bastien est bien vivant...

J'essaie de me lever, mais m'effondre par terre. Bastien m'aide... On va dans le salon de notre appartement. Bastien regarde les actualités sur son téléphone. Il le tient éloigné, comme s'il était effrayé par l'objet. Je regarde par la fenêtre, il fait beau. Merde.

Les rues sont désertes.

Mon téléphone sonne dans les toilettes. J'avais dû le laisser là-bas. C'est ma mère qui m'appelle.

« Maman ? »

« Chérie ! C'est toi ? »

« Maman ? »

« Tu es vivante ? Tu es où ? toi aussi tu t'es réveillée ce matin ? »

Je pleure incapable de parler.

« Maman... »

« Ecoute, ne pleure pas, Bastien est là lui aussi ? »

« Oui, Maman... »

« Chérie, je te rappelle dans quelques minutes, j'appelle ton frère, je veux savoir s'il va bien.

A tout de suite »

Je suis sidérée.

Bastien raccroche son téléphone après avoir rapidement discuté avec sa sœur et me passe son téléphone ouvert sur son compte twitter.

Des pays qui se sont levés quelques heures avant nous ont déjà beaucoup twitté.

Apparemment tout le monde s'est réveillé au moment de sa mort. Les gens partagent leurs vies futures (ou passées je ne sais pas). Ils racontent leurs morts et toutes les horreurs qu'ils ont vécues. Mais certains internautes, dénoncent une intox, un complot... Ils raillent les "autres drogués" qui, selon eux, ont fait des rêves bizarres. "Another side effect of the #vaccine #antivax #dictatorship" "Ils manipulent vos rêves avec la #5G tocards ! 📶💀".

Théo_762303CF-JT, quant à lui élabore la théorie suivante :
"Ceux qui n'ont pas de souvenirs de leur #VieFuture étaient/seront probablement morts avant l'effondrement"

Sur twitch, un influenceur jeux vidéo diffuse l'idée que l'humanité ayant été game-over, nous sommes tous revenus au dernier checkpoint sauvegardé.

Dans les communautés religieuses c'est le chaos total.... Les marchés financiers sont en folie, certains vendent leurs bitcoins, d'autres investissent à fond dans le gaz, le pétrole et l'agroalimentaire. Les gens dévalisent les supermarchés et on est en rupture de béton dans la plupart des pays d'Asie de l'Est. Quelques petites émeutes ont éclaté un peu partout et le Gouvernement Indien est en train de mobiliser son armée pour riposter à la frappe passée/future venant de la Chine...

C'est quoi cette blague...

C'est quoi ce bordel !!!

Je suis prise de panique... Bastien a du mal à me suivre alors que je file en courant hors de l'appartement et dévale les escaliers...

Nous sommes dans la rue. Il fait bon, l'air est frais, les gens commencent à sortir, ébahis. Ils commencent à se parler.

Bastien m'enlace attirant mon dos contre son torse et dépose un doux baisé sur l'arrière de ma tête.

« Mince » murmure-t-il. « Qu'allons-nous faire maintenant ? »

5. Chez Holly et Renée

| Aline NOURRY | INSA Centre-Val de Loire |

« Chez Holly et Renée, où vos désirs deviennent réalité ! »

L'enseigne était prometteuse. La devanture, nettement moins. Entre deux lanternes de papier poussiéreuses, la porte était à moitié dévissée de ses gonds et tenait par la force d'une volonté mystérieuse. La vitrine était opaque de saleté, et le néon grésillant clamant fièrement le nom de la boutique avait connu des jours meilleurs. Luka hésitait, après tout, elle avait bêtement suivi un dro-follet. Tout le monde savait que ces mini-droides autrefois répandu dans toute la ville pour indiquer leur chemin aux égarés avaient depuis longtemps été coupés du réseau, et aucun n'était plus à jour. Alors pourquoi avait-elle suivi celui-là ? Parce qu'il lui avait promis sa « réalité désirée » ? C'était absurde, elle s'en rendait compte désormais, face à cette boutique toute droit surgie des entrailles du passé. Le dro-follet avait seulement interprété ses mots en fonction de ce qui lui restait de mémoire et l'avait bêtement guidée à cette ruine. Luka soupira, et s'assit sur le trottoir, dos à la porte branlante. Elle secoua ses longs cheveux roses, qui avaient autant besoin d'un ravalement que la façade de chez Holly et Renée, et sorti une cigarette froissée de son paquet. Ça aussi c'était de véritables antiquités, aussi rares que les montres à quartz et les livres de papier, et presque aussi cher. Mais elle ne pouvait pas s'en passer. Elle aimait plus que tout la sensation que ses poumons s'encrassaient, qu'elle tuait son corps à petit feu pour faire vivre son esprit. Elle sentait enfin qu'elle vivait, qu'elle avait un corps de chair et de sang.

Les drogues holographiques et les médicaments parfaitement dosés retiraient tout le frisson, tout le risque. Tout le plaisir. Le dro-follet était reparti dans un grésillement de métal et d'interférences, et la ruelle était silencieuse. L'air sentait la pluie, et le béton mouillé. Luka souffla lentement la fumée et l'observa s'élever dans l'obscurité. Les immeubles étaient si haut dans cette partie de la ville qu'on ne voyait plus le ciel, mais elle le devina gris et lourd au-dessus de sa tête.

« Si seulement je pouvais voler... »

S'élever, plus haut que les tours de béton armé, plus haut que les nuages d'orages et de grisaille, plus haut que la fumée. Luka en rêvait, parfois. Généralement elle finissait par voir le soleil, et puis soudain, elle tombait. Elle ne se souvenait jamais de la fin, mais elle était pratiquement sûre qu'elle mourrait. C'était ses plus beaux rêves et chaque nuit, elle fermait les yeux et rappelait à elle ces images de ciel bleu, et de mer de nuage.

« Est-ce ton désir ? »

Luka sursauta violemment. Elle se releva en tremblant et se retourna vers la boutique. Une silhouette était apparue dans l'embrasement de la porte. Luka fit un pas en arrière en tremblant.

« Qui... Qui êtes-vous ... ? »

- Je suis Holly, enchanté ! »

La porte tomba définitivement au sol dans un nuage de poussière et la silhouette s'avança dans la lumière des lampadaires. La cigarette de Luka s'écrasa au sol et elle ne fit aucun geste pour la récupérer. Holly était un énorme bonhomme rond, avec un costume criard et dépareillé, un chapeau melon troué, un regard vide et d'immenses mains. Quand il sourit, et qu'un court-circuit fit tressauter sa tête, Luka cria et tomba en arrière. L'énorme robot se pencha vers elle en baragouinant des morceaux de phrase dans toutes les langues et se mit à fumer.

« Holly, Holly, pourquoi es-tu sorti ?! »

Une femme minuscule surgit de la boutique, sauta par-dessus la porte, appuya sur la boutonnière en forme de rose du droide et se tourna vers Luka.

« N'ayez pas peur, ma fille, il est un peu vieux mais pas méchant pour un sou ! Il a juste besoin d'une petite maintenance ! Fit-elle en attrapant l'énorme robot désormais éteint et en le tirant à l'intérieur. Mais entrez donc, entrez ! Il va bientôt pleuvoir de toute manière. »

Les premières gouttes de pluie acide brûlant la peau de Luka la décidèrent, malgré sa frayeur, à suivre la petite femme et l'énorme robot à l'intérieur. Elle enjamba prudemment la porte et cligna des yeux pour s'habituer à la pénombre.

« Suivez-moi ! Faites pas attention au bazar, c'est que ça fait longtemps qu'on a pas eu de client ! »

Une lueur apparut alors que la femme ouvrait une porte à l'autre bout de la boutique et éclaira des montagnes d'objets inconnus et étranges, dont Luka n'avait aucune idée de l'utilité, si tant était qu'ils en avaient encore une. Elle circula entre les monceaux de rouages, d'écrous, de ressorts et de fils, en essayant de ne rien toucher, mais peine perdue. C'est couverte de poussière qu'elle parvient à rejoindre la pièce illuminée.

« Asseyez-vous donc, vous devez être frigorifiée ! Thé ou café ? »

Luka était dans une sorte d'atelier. Il n'y avait aucune fenêtre mais un immense âtre au fond de la pièce. Une énorme cheminée comme Luka n'en avait jamais vue. Autour étaient installés trois fauteuils, que la petite dame s'empressait de débarrasser de montagnes de livres et de papier. Luka n'avait jamais vu autant de livres en même temps en vrai, elle écarquilla les yeux. Un pan de mur entier en était tapissé. Sur les autres murs était adossés d'immenses plan de travail recouverts de mécanismes étranges, d'ampoules et de bougies, de rouages et de vis, de clous et de marteaux. Les seuls écrans étaient rassemblés

sur une énorme table qui trônait au milieu de la pièce, et Luka ne voyait aucun hologramme domestique, ni aucun projecteur de réalité virtuelle, seulement ces antiques PC et une horloge de plancher. Elle avait l'impression irréaliste d'avoir mis les pieds dans une de ces projections holographiques du musée de l'histoire humaine et robotique.

« Alors, thé ou café ? Ou whisky peut-être ? »

La petite dame fixait Luka, elle semblait aussi vieille que l'atelier, et presque aussi étrange, mais débordait d'une énergie bien réelle.

« Non heu... Thé, thé, c'est bien. Merci. »

Luka s'assit dans le fauteuil proposé par la vieille et tendit les mains vers le feu qui crépitait. Elle sentait la chaleur réchauffer ses doigts engourdis et ferma les yeux. Elle se sentait bizarrement bien, apaisée.

« Je n'ai que du noir, ça ira ?

– Hum ? Oui, je suppose ? »

Luka n'avait jamais bu de thé, seulement des boissons aromatisées thé. Elle observa avec curiosité le bout de femme fripée mettre un mélange de feuilles séchées et de fruits secs dans un petit panier, puis verser de l'eau bouillante par-dessus. Elle vit avec surprise l'eau brunir dans la théière transparente.

« Tenez, faites attention c'est très chaud. »

Luka voulu goûter et se brûla. Elle senti avec surprise sa langue lui faire mal.

« Alors dites-moi, que venez-vous chercher chez nous ?

– Nous ?

– Oh, je suis bête, je ne me suis même pas présentée, je suis Renée, pour vous servir ! Patronne de la boutique !

– Oh. Et, heu, je suis Luka.

– Et donc Luka, que désirez-vous ?

– Ce que je désire ?

– Et bien oui, ma parole ! Si Holly s'est réveillé, c'est que

vous avez formulé un désir. Et c'est précisément ce que nous faisons ici.

– Des désirs ?

– Mais non voyons ! Des réalités !

– Ah ?

– Mais oui ! Nous faisons de vos désirs des réalités !

– Oh... »

Luka vit Renée boire dans son thé, et tenta à nouveau d'y tremper les lèvres. C'était toujours chaud mais elle ne se brula pas, et la boisson lui réchauffa doucement la gorge. C'était plus doux, moins sucré que les boissons aromatisées thé. C'était meilleur.

« A vrai dire, j'ai lu l'enseigne. Mais je croyais que la boutique avait fermé. Ca semblait abandonné. »

Renée soupira.

« Vous n'avez pas tort. Ça fait un bout d'temps qu'on a pas eu de client. Que voulez-vous, avec tous ces hologrammes, et ces trips virtuels, qui a encore besoin de réalité ? Faut voir les choses en face, le vrai monde a fait son temps. C'est c'que j'me dis, mais j'arrive pas à fermer ce magasin. C'est qu'on s'attache aux choses, et j'peux pas abandonner Holly, vous comprenez. »

Luka hochait la tête, mais elle ne comprenait pas. Holly n'était qu'un robot, non ? Et défectueux, en plus.

« Moi, je cherche un peu de réalité. J'en ai assez de ne pas habiter mon propre corps.

– Oh, voyez-vous ça. »

Renée souri.

« Et quel est votre désir, Luka ?

– M'envoler. »

Elle avait répondu sans réfléchir, et baissa la tête vers son thé, un peu honteuse.

« Mais je sais qu'en réalité, on ne vole pas.

– Qui vous a dit cela ? »

Elle releva la tête vers la petite femme. Elle s'était levée et fouillait parmi les livres.

« Et bien, personne. Mais les humains ne volent pas. Pas dans la réalité.

– Vous êtes bien ignorante, ma fille. Mais vous êtes jeune, c'est normal ! »

Renée revint avec un énorme volume de cuir et s'approcha de Luka. Elle ouvrit le livre et la jeune fille cru qu'il allait tomber en poussière. Mais les pages tinrent bon, et elle découvrit de très vieilles gravures qui représentaient des hommes, avec des sortes d'immenses ailes.

« Avant même que ne soit découverte l'électricité, les hommes volaient déjà comme les oiseaux ! Ou essayaient, du moins.

– Ils volaient... Avec ces espèces d'ailes en bois et en papier ?

– Sûrement pas très haut, je vous l'accorde. Mais c'était il y a longtemps, entre temps les techniques se sont perfectionnées ! Voler est le plus vieux rêve de l'humanité, son plus cher désir ! Avec l'immortalité, bien entendu. »

Dans un rire gras la vieille déposa le livre poussiéreux sur les genoux de Luka et retourna fouiller dans sa bibliothèque.

« Mais l'immortalité est un rêve empoisonné... Qui en voudrait véritablement ? »

Certainement pas Luka. Pour souhaiter vivre éternellement, il faudrait déjà savoir ce que c'est, de vivre réellement. Et puis, la vie n'a de prix que parce qu'elle est éphémère.

« Voilà ! Regarde, tu en as sûrement déjà vu, au musée peut-être. »

Renée apporta un portefeuille qu'elle ouvrit sur le livre poussiéreux, sur les genoux de Luka. Elle en sorti des photos de papier glacé, des plans cartonnés et des schémas.

« Plusieurs options : la Wing suit, peu de contraintes matérielles, fabrication assez simple mais on ne peut que planer, il faut décoller d'un point haut avec des vents favorables et

c'est diablement dangereux. Sinon on a la Gravity jet suit, très bruyante et très lourde, consomme énormément de carburant et plus complexe à fabriquer mais on décolle depuis le sol et on a une très grande liberté de mouvement et largement plus de maîtrise. Voilà pour les vols individuels, mais sinon il y a toujours la montgolfière, le zeppelin, l'hélico, le planeur, ou encore l'U.L.M. Ensuite il y a tous les prototypes qui n'ont jamais volés, les projets abandonnés, et puis... »

Quand Luka sortit dans la rue, une lumière grisonnante avait remplacé la pluie. L'aube était déjà là, mais elle avait l'impression de n'avoir passé que quelques secondes avec Renée. Et Holly. Prise d'un doute soudain, elle tapota l'écran de sa montre et soupira en voyant la date s'afficher. Bon, il ne s'était pas écoulé plus d'une nuit, c'était déjà ça. Les notifications s'affolaient sur son écran, tous ses compagnons s'inquiétaient de ne pas l'avoir vue connectée au réseau depuis la veille. Ni séance de jeu vidéo, ni voyage virtuel, ni même conversation dans un des serveurs de VR qu'elle fréquentait habituellement de toute la nuit. Luka referma l'écran holographique de la montre, elle sentait un mal de crâne terrible pointer le bout de son nez. Elle répondrait dans quelques heures, quand elle sera rentrée chez elle. Il ne faudra pas qu'elle tarde trop, au risque que ses amis ne s'inquiètent sérieusement et viennent la voir. Elle fut prise d'un frisson, l'air était frais. Elle laissa le froid se propager dans tout son corps, savourant la sensation de ses membres qui s'engourdisaient et du vent sur sa peau, puis se décida à rentrer.

Luka revint voir Renée et Holly le lendemain. Puis le jour suivant, et celui d'après, et finalement quotidiennement ou presque pendant les mois qui suivirent. Mais elle ne ressentit le souffle du vent sur sa peau qu'une année plus tard. Elle se tenait au sommet d'un des gratte-ciel les plus haut de la ville, Holly et Renée à ses côtés. Il faisait jour mais la lumière du

soleil ne parvenait pas à transpercer le nuage grisâtre qui planait continuellement sur la ville. Elles admirèrent en silence cette ville qui baignait dans la pénombre, ce monceau d'immeubles et de gratte-ciels, de routes et de voitures, de néons et de lumières que tous s'échinaient à fuir. Luka aussi, mais elle en avait assez. Assez de se réfugier derrière un casque, des lunettes et des écrans, assez de ne voir que des images qu'elle ne peut toucher, de n'entendre que des voix qu'elle ne peut sentir, de ne vivre que partiellement, dans un monde onirique mais inventé.

« Arrête !! »

Quelque mètres plus bas, sur le balcon le plus haut, une petite foule s'était rassemblée. Luka esquissa un sourire à l'idée qu'elle les avaient fait sortir, enfin, et qu'eux aussi pouvait désormais ressentir le froid de l'extérieur, sentir l'odeur de soufre qui régnait, entendre le vacarme de la ville.

« T'es complètement folle !! »

Ces idiots ne comprenaient pas. La moitié filmait déjà. Mais Luka les aimait bien, ces idiots. Elle soupira.

« Je veux juste vivre, réellement !

– Mais tu vis déjà réellement ! »

Lily s'échinait. Luka avait toujours préféré Lily aux autres, mais n'avait jamais osé la toucher, pour de vrai. Elle regrettait, c'était son seul regret.

« Non Lily !! Ce n'est pas réel, ce qui se passe derrière un putain d'écran !!

– Et comment peux-tu être sûre que ce qui se passe maintenant est réel, hein Luka ?! La réalité c'est ce en quoi on croit !!

– Et bien moi, je n'y crois plus ! Je ne crois qu'en ce que mon corps me hurle !! Tu ne le sens pas toi aussi, Lily ?! Ça, c'est réel !

– Mais putain t'as pas besoin de voler pour te sentir vivante en réalité !! »

Renée posa une main sur l'épaule de Luka. Holly, observateur silencieux et souriant, attendait à côté du planeur qui semblait comme un immense oiseau blanc prêt à s'envoler.

« Ton amie dit vrai, ma fille. Ce que tu vas faire est très dangereux. Est-ce nécessaire de risquer sa vie pour l'éprouver ?
– C'est mon rêve, Renée. Et c'est ton job, tu m'y a aidé. »

La vieille femme sourit, acquiesçant de la tête. Lily criait toujours en contrebas.

« Mais putain, si c'est ton rêve t'as qu'à le programmer et te payer une séance de réalité immersive !!

– Je me fiche de voir mes rêves s'animer devant mes yeux, je veux pouvoir les sentir aussi, je veux pouvoir les toucher, je veux pouvoir y bouger, sentir la chaleur, le froid, le vent sur ma peau, et mon ventre qui brûle d'appréhension. Je veux sentir la peur, éprouver le danger, vivre ! Je ne veux pas que mes désirs deviennent réalité, c'est la réalité elle-même que je désire ! »

Luka cria sa réponse, puis se tut définitivement. Sous l'œil stupéfait des caméras braquées sur elle, elle ajusta son casque. Renée vérifia elle-même les attaches du parachute, tout en soufflant qu'il n'avait pas servi depuis 20 ans au moins, et qu'elle ne se le pardonnerait jamais si Luka en mourrait. Holly redressa l'oiseau blanc de carbone et de toile. Lily se mit à hurler. Puis, Luka s'installa sur le planeur, et alluma le moteur. Le reste se perdit dans un brouhaha de cris et de mécanique. La jeune fille fut propulsée hors du toit et s'éleva en flèche vers l'épaisse couche de nuage. Un éclair blanc et des cheveux roses filèrent droit vers le ciel et furent avalés par la grisaille. Alors le silence se fit. Et Luka vit le soleil.

6. Andropolis

| Audrey PAUL | INSA Centre-Val de Loire |

La peur me ronge le ventre. Il est 6h32, c'est bientôt l'heure du départ. Entre angoisse et excitation mon cœur oscille.

Archéologue et chercheuse en histoire de la planète bleue, aujourd'hui c'est ma première expédition sur la Terre. Je suis fière d'avoir été acceptée pour mener cette mission aussi sensible que cruciale. En me portant volontaire, j'étais loin d'imaginer l'angoisse d'avoir une si grande responsabilité sur les épaules. Bien sûr, personne ne m'a forcée à participer au programme « Neutralité Radioactive ». Les missions d'extraction et de récupération des éléments nucléaires sont risquées, mais mon désir d'être utile et de marcher sur la Terre est bien plus fort. Je ne connais que très peu de personnes ayant posé les pieds sur la Terre, seuls mes grands-parents, en tant qu'Hommes ont eu cette chance, ou ce malheur devrais-je dire...

Depuis le 21^{ème} siècle, le niveau des océans n'a cessé de grimper. Doucement, les vagues ont grignoté le littoral, centimètre après centimètre. Malgré des campagnes de prévention, les mesures mises en place par les gouvernements du monde entier sont demeurées insuffisantes. Nous pouvons encore trouver des traces de la lutte acharnée des Hommes contre l'invasion de l'eau : Digues, barrages et écluses en béton armé, stations de pompage et dunes côtières... Rien n'y a fait : Amsterdam, New York, Shanghai, Tokyo... Ces anciennes métropoles se sont retrouvées englouties.

Les terres fertiles, déjà abîmées par l'agriculture intensive, n'ont pas survécu à la salinisation des sols. Les pays les plus

développés n'arrivaient plus à nourrir leurs populations, quant aux pays les plus pauvres, ils sont à peine évoqués dans les manuels scolaires. C'est là que tout a dérapé, et que la guerre du nucléaire a débuté.

Je vis sur Andropolis, la 3^{ème} cité amphibienne de la planète bleue. Mi-aquatique et mi-terrestre, les cités flottantes, telles que Andropolis, ont sauvé la vie de milliards de réfugiés climatiques.

Je sors brusquement de mes pensées, Amir, frappe à la porte. Je lâche ma tasse de café et cours ouvrir à mon coéquipier et meilleur confident.

Un large sourire illumine son visage, il me lance :

– Alors prête pour la grande aventure ?

– Pas très sereine pour être honnête, j'ai passé une nuit mouvementée. Un café ? Je propose, en lui ouvrant la porte.

– À voir ta petite mine je m'en doute. Volontiers pour le café, merci. Tu sais bien qu'aucun détail n'est laissé au hasard, nous avons tout planifié. Et puis cette expédition c'est simplement l'histoire d'une journée de toute manière. Tente-t-il de me rassurer.

– C'est facile pour toi, tu es déjà allé sur la Terre, il ne reste que l'excitation !

– Oui et c'est pour ça que tu n'as pas à t'inquiéter ! Je connais le déroulé des missions « Neutralité Radioactive » par cœur. Je suis déjà passé au voilier, tout est prêt, il ne reste plus qu'à hisser les voiles.

Les missions "Neutralité Radioactive" n'en finissent pas, je m'énerve seule contre la stupidité de ces Hommes ! À la suite de la crise climatique, les puissances mondiales se sont battues les dernières parcelles de champs fertiles et les derniers litres d'eau douce à coup de bombes nucléaires.

200 ans après les dernières explosions, il reste encore d'infimes morceaux d'Uranium éparpillés un peu partout sur la

planète, sous les eaux ou sur les rares portions de terre émergées. L'objectif est simple : identifier, récolter et neutraliser les derniers résidus radioactifs issus de la guerre. Ces déchets sont nocifs, si nous ne nous chargeons pas de les neutraliser rapidement, ils vont continuer de polluer les milieux marins.

Je savoure ma dernière gorgée de café en cochant les cases de ma liste de matériels. Mes affaires sont méticuleusement emballées : combinaison intégrale de protection nucléaire, gants, masque, instruments de mesures ... Tout y est !

J'attrape mon gros sac à dos et nous quittons mon petit appartement suspendu dans les branches d'un vieux chêne.

– Sympa les fleurs bleues de tes Camélias, c'est nouveau ?

– Oh je n'avais pas vu, ils ont dû pousser dans la nuit !

Comme toutes les habitations de la ville, les façades de mon logement sont recouvertes d'un tapis de végétation, agissant comme un isolant thermique et acoustique. En plus, d'être originale et esthétique, ma façade évolue quotidiennement !

Nous traversons les rues encore endormies et paisibles. Je jette un rapide coup d'œil aux nénuphars qui dorment sur le lagon. Ils sont encore clos, ils ne tarderont pas à s'ouvrir.

Andropolis s'articule autour de cette rivière d'eau douce. Les eaux de pluie sont soigneusement récoltées, épurées et filtrées avant de parvenir ici. Ce lagon artificiel permet également de lester l'île et d'immerger 60% de la cité. Andropolis a été conçue pour se développer aussi bien au-dessus de la surface de l'eau qu'en dessous. Ainsi nous pouvons vivre au cœur des profondeurs subaquatiques.

Amir et moi atteignons rapidement le port. D'ici la vue est splendide, j'aperçois les champs d'aquaculture installés sur la coque végétalisée.

Nous cultivons une large variété de plantes directement sur la coque pour assurer la photosynthèse du CO₂ et le renouvellement de l'air. Des bancs de poissons sont naturellement

attirés par le plancton aggloméré sous l'île. Puisque nous n'avons plus besoin de manger, le poisson est simplement destiné à nourrir les autres animaux de la cité.

Les turbines, installées sous la coque, sont protégées par des filets pour éviter que les poissons ne s'y cognent. Elles fonctionnent comme des hydroliennes et permettent de produire de l'électricité pour le quartier des Nymphéas.

En tant que cité autosuffisante, chaque source d'énergie est exploitée. Le quartier des chênes est alimenté en électricité grâce à la biomasse, celui des coraux par nos centrales marémotrices, celui des nénuphars par les barrages hydrauliques... Ainsi, Andropolis est une île à énergie positive : nous produisons plus d'énergie que nous en consommons ! L'électricité en surplus est stockée en prévision d'une forte demande ou envoyée aux autres îles ambiennes qui gravitent autour d'Andropolis.

– « Hé Thaïs, le phoque ! Il ne va pas se hisser tout seul ! Amir me rappelle à l'ordre : nous n'avons pas une minute à perdre.

Amir et moi avons l'habitude de la navigation en duo, il aime raconter que nous sommes la meilleure équipe de skipper de la métropole. À l'école, nous apprenons dès le plus jeune âge l'art de la navigation. Habitants nomades des mers, ça serait un comble de ne pas savoir naviguer !

Andropolis voyage en flottaison sur les océans, en suivant les courants marins de surface, ascendants chauds du Gulf Stream ou descendants froids du Labrador. Nous sommes en harmonie avec les courants océaniques, pourquoi bon dieu les Hommes se sont-ils obstinés à dominer à lutter contre l'ordre naturel de la Planète ? Un pays durable se doit d'être en symbiose avec les cycles de la nature.

Nous nous dépêchons de gréer le bateau, chacun connaît son rôle par cœur, je hisse le phoque et accroche les écoutes

des voiles. Je jette un coup d'œil à Amir, qui lui s'occupe de la grand-voile, avec des mouvements vifs et précis. Le vent fait danser ses longs cheveux noirs qui descendent le long de son dos.

– Pourquoi tu me regardes comme ça ? Tu es parée à décoller ?
Je bredouille que je suis parée avec un sourire maladroit.

L'odeur salée de la mer, et la puissance du vent sur mon visage me font un bien fou. Je savoure le sentiment de liberté provoqué par la navigation.

La mer est d'huile, pas une risée sur ce miroir où les autres canots de pêche semblent englués. Nous mettons le cap plein Nord direction Jérusalem. Il paraît que la ville a été la source de bien des conflits dans le passé, pour moi ce n'est qu'un champ de ruines et l'objectif de notre expédition.

Rapidement, nous apercevons les ruines de la ville. Autrefois dans les terres, Jérusalem est maintenant encerclée par l'Atlantique. Amarrés sur la berge, nous jetons l'ancre, enfilons combinaisons, gants et lunettes de protection puis je règle le détecteur d'éléments radioactifs. Un point lumineux sur l'écran m'indique le chemin à suivre, nous sommes tout près, seulement 500 mètres nous séparent de notre trésor : un élément chimique hautement mortel.

De cette ville, auparavant splendide, il ne reste que de la poussière, des gravats et des murs branlants. Nous marchons lentement parmi les reliques de cette ancienne capitale. Nous suivons avec la plus grande précaution les signaux du détecteur d'éléments radioactifs.

Les signaux nous mènent vers un impressionnant bâtiment, au toit arrondi qui me rappelle le dôme d'une église. J'allume la lampe intégrée à mon front, et je m'enfonce dans l'obscurité de ce lieu sacré. Focalisée sur les flèches oranges du détecteur, je prends à gauche, là où des escaliers me mènent sous terre. Je m'engouffre dans un labyrinthe souterrain, une sorte

de crypte. J'avance hâtivement, sans faire attention au milieu qui m'entoure, pas envie de m'attarder dans ce lieu lugubre.

Soudain, un bruit assourdissant éclate dans mon dos. L'impression que le monde s'écroule, le sol tremble, mes tympan sifflent. Un éboulement vient d'avoir lieu à moins de quelques mètres derrière moi. Le cri d'Amir me fait frémir, une peur encore inconnue me glace toute entière.

Depuis combien de temps n'ai-je pas entendu les pas d'Amir derrière moi ? Je rebrousse chemin, tous mes sens sont en alerte.

En haut des escaliers qui mènent à la crypte, j'aperçois une masse informe. En m'approchant, je reconnais la tenue de sécurité blanchâtre d'Amir sous des débris de pierre. Étalaé en travers de l'escalier, j'ai du mal à le reconnaître, il est recouvert d'une épaisse couche de sable, de poussières et de morceaux de gravats. À travers son masque, je discerne avec difficulté son visage, déformé par la douleur. Un colossal pilier s'est écrasé sur son épaule et semble le clouer au sol.

Je me penche vers lui. « Amir ? Tu m'entends ? Réponds-moi. » Amir grogne en guise de réponse, j'éprouve un grand soulagement : il est conscient.

– Tu peux bouger ?

Je m'approche, et je tente de l'aider.

– Mon bras... arg.

Amir se relève doucement. Son corps, dans une drôle de position, possède bien une tête, deux jambes, et... Mon cerveau refuse de voir l'évidence.

– Oh non pas ça.

Son bras est resté coincé sous le pilier. J'observe les yeux écarquillés, son épaule et le petit bout de bras qui pend mollement. Amir vient de perdre quasiment l'intégralité de son bras gauche.

On se fixe en silence pendant une longue minute, essayant tant bien que mal d'admettre la situation.

– Ça va aller je peux marcher.

– Comment ça, « ça va aller » ? Tu déconnes j’espère ? Mais tu as perdu ton bras, tu n’as plus qu’un moignon au bout de l’épaule !

– Je peux marcher je te dis. Il se lève devant ma mine ahurie et me bouscule presque pour passer.

Comment fait-il pour ne pas hurler de douleur ? Pourquoi n’est-il pas en larmes ? Je n’ai jamais vu ça, il est vrai que je n’ai jamais vu quelqu’un perdre un bras. Il avance, mollement, en silence et il rebrousse déjà chemin vers notre voilier.

« Tu peux naviguer seule ? » me lance-t-il, je ne prends même pas la peine de répondre. C’est presque une insulte pour moi, vu son état, bien-sûr que je peux naviguer seule !

Amir s’assoit devant la poupe du bateau tandis que je lève l’ancre, borde les voiles puis largue les amarres. Le vent s’engouffre fougueusement dans la grand-voile, le bateau commence à gîter, l’allure est bonne : le GPS m’indique que nous frôlons les 14 nœuds. Je préviens directement le centre Android de l’incident, ils m’informent qu’ils nous attendent sur le port.

Nous arrivons sur Andropolis 20 minutes plus tard, l’équipe de soin d’urgence est déjà prostrée sur le ponton du port. Ils se précipitent sur nous, et emmènent hâtivement Amir dans l’ambulance, je n’ai pas le droit de les accompagner. La rapidité et l’efficacité des intervenants du centre de santé m’impressionnent, ils ont agi en un éclair.

En quelques secondes, perdue avec mes pensées les plus noires. Si je pouvais pleurer, le bateau serait déjà englouti sous le poids de mes larmes. Je descends finalement sur le ponton et de rage, je frappe un innocent lampadaire pour hurler toute ma colère.

Tout est ma faute, nous étions censés s’attendre et veiller l’un sur l’autre. À quoi ça rime de travailler en équipe si je ne suis

pas capable d'attendre mon propre coéquipier ? La culpabilité est immense ; j'aurais dû l'attendre, regarder derrière moi, prendre plus de précautions avant de rentrer dans la crypte...

Je prie de toutes mes forces pour que les circuits d'Amir ne soient pas touchés. Je ne sais pas qui ou quoi exactement, une espèce de Dieu universel.

Soudain un appel, déjà.

– Oui ? Je balbutie avec précipitation.

– Mademoiselle Thaïs Rusu, le centre de santé Android à l'appareil. Votre ami se porte comme un charme, vous pouvez être rassurée. Les câbles électriques ne sont pas abîmés, seul le circuit nerveux sensitif a été touché : c'est pour cela qu'il a ressenti une douleur si vive. C'était un incident impressionnant, mais de nos jours le centre de soin est habitué à changer un bras. Amir devrait sortir dans moins d'une heure avec un bras robotique comme neuf !

Mon cœur fait des bonds dans ma poitrine, une sensation grisante de soulagement et de joie.

Dire que les Hommes pensaient que les robots ne pouvaient pas avoir de sentiments...

7. Le Projet puzzle

| Martin ALAMARGOT | INSA Toulouse |



Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. Et donc la fin du contrat. J'ai du mal à imaginer que j'ai 20 ans. Je m'assieds sur le bord de mon lit et balaye d'un coup d'œil ma chambre : rien n'a changé, les murs blancs sont tels que je les ai toujours connus, la lumière au plafond est d'un blanc aveuglant et mon bureau blanc lui aussi est tel que je l'ai laissé hier, propre et bien rangé. La seule touche de couleur vient des livres sur mon étagère. Ce sont les seuls objets qui viennent du Dehors, et qui m'ont permis de créer une ébauche dans ma tête de ce que peut bien être ce monde extérieur. Enfermé dans cette maison sans fenêtre, ce n'est pas facile de s'en faire une idée concrète. Pourtant, je ne m'en plains pas. C'est ici que j'ai vécu les vingt années de ma vie et je m'y suis habitué, Rosalind et Abraham se sont toujours bien occupés de moi et, du peu que j'en sais, être à l'écart du monde du Dehors n'est pas une si mauvaise chose.

Je me décide enfin à me lever de mon lit, l'arrange rapidement au carré comme Rosalind et Abraham me l'ont appris, et commence ma routine matinale de sport. Ils m'ont toujours encouragé à porter une attention particulière à mon corps, et à faire de l'exercice tous les jours pour l'entretenir. Après tout, je ne peux pas me permettre de les décevoir, je suis toute leur vie. Pourtant, alors que je suis en train de faire mon gainage, ce qui comme d'habitude ne me demande pas plus d'effort que ça, mon esprit ne peut s'empêcher de divaguer. A quoi peut bien ressembler ce monde du Dehors? Pourquoi est-il si dangereux? Lorsque je pose la question à Rosalind, elle ne fait que pousser un soupir las et ses yeux se perdent dans le vide. De temps en temps, elle me raconte la même histoire : même avant le début de la guerre, elle voyait bien que le monde tombait petit à petit dans une méfiance systématique de l'autre, et que de nombreuses tensions apparaissaient tout autour du globe, sombrant dans la violence. Déjà à l'époque, le climat se dégradait à vue d'œil, l'air devenait irrespirable et beaucoup de populations ont été forcées d'abandonner leur habitat pour survivre. Et pourtant, rien n'a été fait. J'imagine bien la jeune Rosalind, défendant obstinément ses convictions qu'un monde meilleur était encore possible, et s'engageant dans le domaine des sciences dans l'espoir de mettre au point une solution miracle. Je n'ai jamais compris pourquoi mais c'est en général à ce moment-là qu'elle sort de ses pensées et sourit faiblement en posant ses yeux sur moi. Puis, elle s'approche, me caresse la joue et me dit qu'elle a encore espoir, avant de m'embrasser sur le front.

Je m'allonge sur le dos et commence à faire mes exercices d'abdos, les jambes posées sur mon lit. A chaque répétition, mes yeux se posent sur l'étagère de livres. Je ne peux m'empêcher de penser à toutes ces histoires d'adolescents. Livres. En

quête d'adrénaline, pleins de passion, de bravoure, mais également de ressentiments, de mal-être, de peur, de désir de puissance et surtout de rancœur, sous toutes ses formes. Parfois, elle prend la forme d'une aversion envers eux-mêmes ou d'un sentiment de ne jamais se sentir à la hauteur. D'autres fois, d'une jalousie envers ceux qui mènent la vie qu'ils aimeraient avoir et qui reçoivent l'amour dont ils manquent. Souvent, elle prend la forme de déceptions en chaîne, quand l'amour qu'ils portent en eux n'est plus réciproque du jour au lendemain, ne leur laissant pour fuir leur réalité plus que l'option d'une quête de plaisir, difficile à atteindre, dangereux et dont on ne fait que se lasser de plus en plus vite. Cette rancœur prend aussi la forme d'une lassitude et d'une colère envers la société, qui ne cherche qu'à les exploiter et jamais à changer les problèmes qui leur tiennent à cœur. En plus, à cet-âge-là, les sentiments sont d'autant plus forts. Enfin, c'est ce que j'ai compris. Je ne ressens pas vraiment ce genre de choses. N'empêche, ça doit être vraiment incroyable d'avoir en soi ce désir puissant de profiter de la vie, comme un feu ardent qui brûle au fond de son être. Ces jeunes semblent n'avoir pour seul moteur que ce désir, tantôt vital tantôt destructeur, qui les contrôle et les pousse à aller de l'avant, à commettre des erreurs, à vivre. Ça doit quand même être bien de ressentir ça.

Alors que je finis ma routine de sport, j'entends la voix de Rosalind qui crie depuis le rez-de-chaussée:

– Le petit déj est servi JJ !

– J'arrive ! je réponds, avant de me précipiter dans la salle de bain. C'est la seule pièce de la maison qui n'est pas blanche, au contraire elle est sombre et couverte du sol au plafond d'un carrelage bleu foncé. Après une rapide douche, j'enroule une serviette noire autour de ma taille et je commence à me brosser les dents. Mon regard croise celui de mon reflet dans le

miroir, et je suis happé par l'intensité de mes propres yeux azurs. Je balade mes yeux sur mon corps, comme pour le scanner. Ils examinent attentivement mes cheveux blonds, encore humides de la douche, ma mâchoire dessinée, mes larges épaules, mes bras et mon torse musclés, mes abdos sans une once de graisse et ma taille sculptée. Je n'y vois rien d'extraordinaire. Pourtant, j'ai compris peu à peu dans les livres que la plupart des jeunes de mon âge auraient probablement rêvé d'avoir un corps comme le mien. Et s'en seraient peut-être rendus malade jour et nuit pour l'obtenir. Alors que moi, j'aurais tellement aimé être à leur place, et vivre libre comme eux, dans le monde du Dehors. C'est quand même drôle, que la vie que certains humains désirent avoir ne soit pas celle désirée par d'autres, ou leur apparaisse banale. Pour moi, avoir un tel corps est facile. Et surtout nécessaire. Rosalind et Abraham y font très attention et font tout pour m'aider à l'entretenir. Après tout, c'est bien là l'enjeu du contrat.

D'un revers de la tête, je détache mon regard du miroir, enfile rapidement un T-shirt et un pantalon blancs et descends dans la cuisine. Comme chaque matin, Rosalind et Abraham sont à leurs places habituelles, assis face à face à la table blanche, en train de lire des revues scientifiques en sirotant leur thé. Quand ils m'aperçoivent, leurs visages fatigués dessinent un sourire, petit mais franc.

– Bonjour, mon JJ ! me lance Rosalind, comme soulagée, tandis que je suis encore en train de descendre les escaliers

– Bonjour, Rosa, je réponds.

Je tire la chaise blanche au milieu de la table, et m'assieds à ma place habituelle.

– Bonjour, J, me dit solennellement Abraham, encore les yeux sur sa revue.

– Bonjour, Bram, répondis-je, sans y prêter grande attention.

Abraham lève alors les yeux de son papier, et plonge son regard dans le mien, le menton légèrement baissé pour pouvoir me regarder par-dessus ses lunettes. Lui et moi n'avons jamais eu besoin de beaucoup parler pour nous comprendre, nous avons toujours su communiquer par le regard, bien que parfois je n'arrive pas vraiment à le cerner, tant ses yeux expriment pour lui un mélange confus d'émotions. Il a certes quelques cheveux blancs, et des rides commencent à marquer son visage, pourtant c'est sans doute son regard fatigué qui montre le mieux ses projets éreintants et les émotions confuses qu'ils cherchent à contenir. Toutefois, à chaque fois qu'il me voit, son sourire soulagé et son léger froncement de sourcils expriment quelque chose que je n'ai jamais compris et, malgré mes recherches pour comprendre les émotions, je n'ai jamais su s'il s'agissait de fierté ou de jalousie. Je crois qu'il aurait bien voulu me ressembler quand il était jeune. C'est sans doute pour ça qu'il s'est lancé dans son projet d'ailleurs. Je réponds toujours à son regard par un sourire entendu.

Rosalind s'approche de moi, enjouée et pleine d'entrain, et prend mon visage dans ses mains:

– Alors qu'est-ce que ça fait d'avoir 20 ans, mon JJ ?

Malgré ses cheveux attachés comme tous les jours en une tresse serrée, elle ne parvient pas toujours à donner l'image de constance et de force qu'elle souhaiterait donner. Ses yeux sont eux aussi très expressifs, certains jours ils brillent d'espoir, d'autres ils s'assombrissent d'un voile de résignation. Pourtant, elle a toujours essayé de me rendre la vie plaisante et, malgré le conseil maintes fois répété d'Abraham de ne pas s'attacher à moi, elle ne pouvait pas s'empêcher de le faire. Qu'est-ce que ça fait d'avoir 20 ans? N'ayant jamais vraiment vécu, en tout cas par rapport aux jeunes dans mes livres, je n'en sais que trop rien... "Avoir 20 ans c'est être libre" m'avait dit Rosalind il y

a quelques années. Oui, ils étaient libres eux, sa génération quand ils avaient mon âge. Libres de vibrer de désir, de rêver de l'avenir et de refaire le monde en fumant une cigarette, avec toujours un fond d'espoir que le monde autour d'eux allait changer. L'espoir. Encore une émotion que je ne comprends pas très bien, mais je sens bien que c'est une notion importante, surtout pour Rosalind et Abraham. J'essaie donc de formuler ma réponse comme je peux:

– Je ne sais pas trop... Je me sens comme d'habitude, mais aussi je sens que je fais partie de quelque chose de plus grand que moi... J'espère vraiment pouvoir vous aider dans votre projet, et j'espère que cela pourra aider plein de gens dans le monde

Rosalind m'adresse un sourire ravi, ses pommettes recouvrant un peu ses yeux étincelants.

– Je suis contente alors... Bon, allez, mange vite, on va passer aux examens après, dit-elle avant de s'éloigner vers la cuisine.

J'entre dans le labo d'analyses médicales, froid et sentant les produits de nettoyage comme d'habitude, et je m'assieds sur le grand fauteuil qui trône au milieu de la salle. J'ai passé pas mal de temps sur ce fauteuil, le bout des accoudoirs a même pris la forme de mes mains. Dans cette pièce austère, la seule touche de couleur est ma peluche Stitch, trônant sur la table, qui a toujours veillé sur moi pendant mes analyses. C'est aussi un objet que j'ai demandé quand j'étais enfant, et qui vient du Dehors. Le film « Lilo et Stitch » a toujours été mon préféré et, même si je ne l'ai jamais vu avec eux, Rosalind m'a confié que c'était aussi un de ses préférés, et qu'elle aurait adoré pouvoir le montrer à leur enfant, s'ils avaient pu en avoir un.

Alors que je suis plongé dans mes souvenirs d'enfance, Abraham entre vivement et se désinfecte les mains au grand lavabo, puis enfile ses gants et son masque sans un mot. Il

s'approche ensuite de moi et commence à m'ausculter et à noter mes constantes dans son ordinateur. Ensuite, il se penche sur moi et, avant de me piquer pour prélever mon sang, il me regarde dans les yeux pour me demander du regard : « Ça va ? Tu es prêt ? ». Bien qu'aujourd'hui il soit plus excité et stressé que d'habitude, ses yeux sont couverts d'un voile sombre. Au cours de ces vingt années de vie commune, il m'a quand même raconté quelques parties de sa vie, qui m'ont permis de comprendre pourquoi il a un regard si fatigué. Fatigué par les moqueries de la communauté scientifique devant son projet, par les disputes avec Rosa sur leurs ambitions divergentes, par tous les efforts qu'il fait pour montrer aux autres qu'il est légitime, par toutes les craintes de la population qui manifeste Dehors car elle ne comprend pas son projet. Tous ces gens qui ne comprennent rien au changement, alors que la vie dans le monde du Dehors devient de plus en plus insupportable. Il n'avait jamais été reconnu à sa juste valeur, et était toujours comparé aux autres hommes. Plus grands. Plus intelligents. Plus extravertis. Il avait vécu toute sa vie dans l'ombre des autres, avec pour seul désir qui le motive encore, la délectation qu'un jour, ce serait lui qui changerait le monde, qui serait dans la lumière et dont on ne pourrait pas se passer. Le monde entier doit savoir qu'il en vaut la peine, ou sinon il aura vécu en vain. Son projet est vital non seulement pour l'humanité mais également pour lui, qui ne supporterait pas une déception supplémentaire.

Abraham finit de prélever les échantillons et les place dans le porte-tubes à essais. Il me lance un dernier regard solennel puis va dans la pièce d'à côté, où Rosalind l'attend déjà pour analyser les résultats. Certains jours, j'entendais Rosalind et Abraham se disputer. Je voyais bien à ces moments-là que Rosalind doute de ce projet: elle pense que tout ceci n'est pas

éthique, et que peut-être ils vont trop loin, elle parlait de tous ces gens dans la rue qui trouvent leur projet contre-nature, là où Abraham ne voit que le progrès. L'amélioration. La quête de la perfection. Il la ramenait toujours à la réalité: ils ne peuvent pas se permettre d'échouer. Pas après toutes ces années. Ils n'ont pas le choix de toute façon, trop de gens les surveillent. Et puis, cela voudrait dire que c'est un échec pour Abraham. Encore. Le parti les soutient de toute façon, les simples gens ne peuvent rien faire contre cela. Face à la détermination et aux arguments d'Abraham, Rosalind finissait par se résigner, et se convaincre que c'est la seule solution.

Toujours assis dans le fauteuil, attendant le résultat des analyses, je pense à toutes ces personnes qui m'entourent et j'y reconnais dans chacune d'entre elles ce trait humain que je n'ai jamais trop saisi, mais que j'ai pu observer sous toutes ses formes: le désir. L'espoir de Rosalind d'un monde meilleur. Le souhait désespéré d'Abraham d'être reconnu. Le vœu des gens dans le monde du Dehors de vivre en paix. Les jeunes dans mes livres, qui brûlent de ce désir, au point de s'embraser de convoitise ou de jalousie. Même Stitch est prêt à aller contre sa nature violente pour rejoindre le monde de Lilo. Pour les humains, c'est l'inverse: le désir les souille de l'intérieur et les rend prêts à tout pour l'assouvir. Comme faire la guerre par exemple. J'ai aussi compris que de nombreux désirs ne seront jamais réalisés et que beaucoup de personnes, comme Abraham, ne sont jamais parvenus à combler un de leur désir, devenant un manque vital. Ils sont alors condamnés à passer leurs vies à s'enfoncer dans une délectation imaginaire d'un futur où ils combleront ce désir, mais sans jamais profiter du présent. Je repense à toute la génération de Rosalind, lorsqu'ils étaient jeunes. S'ils avaient su ce qui allait arriver, ils auraient compris que la réalité qu'ils auraient dû désirer est sans doute celle dans laquelle ils vivaient.

Soudain, j'entends de grands cris de joie venant de la pièce d'à côté. Je ferme les yeux pour mieux entendre. La voix puissante et euphorique d'Abraham résonne à travers le mur:

– Tu te rends compte Rosa?! On l'a fait! Le monde entier va nous remercier et nous adorer, Rosa! Nous serons les plus renommés de la communauté scientifique ! Nous aurons à vie les bonnes grâces du parti ! Grâce à nous, dans quelques années, les humains pourront respirer normalement Dehors même si l'air est irrespirable! En plus, on a réussi à effacer toute la partie souillée du cerveau humain, tout ce qui pousse l'Homme à la guerre, la révolte, le désir, le péché, la jalousie! Ils n'auront plus à porter le poids et la honte de leurs propres défauts, et ne seront plus gouvernés par leurs caprices ! L'être humain sera parfait ! Parfait ! Leurs corps et leurs cerveaux seront programmés dès la naissance pour être parfait! Les parents pourront même choisir à quoi va ressembler leur enfant. Et surtout, plus de maladies ! Nous avons réussi à surpasser la condition humaine! On a dû rester enfermés vingt ans dans cette maison pour éviter que Jigsaw n'entre en contact avec les autres êtres humains et risque de créer un hybride, mais ça en valait la peine ! Tu te rends compte, Rosa ?! Le parti nous avait demandé de prouver que le Projet Jigsaw est viable au moins 20 ans, et on l'a fait ! Nous avons réussi à créer le premier humain génétiquement modifié !

8. Va donc jouer sur la grand-route

| Flavien GACHE | INSA Lyon |

A l'été 65, mon père, représentant pour une compagnie automobile, nous installa ma mère et moi dans une nouvelle maison en lisière d'un bled perdu. On a donc emménagé en plein mois d'août, en bordure d'une nationale qui traversait tout le village ; la grand-route, comme tout le monde l'appelait.

L'ancien proprio avait eu la bonne idée de calancher avant de vider son logement. Résultat, on vivait dans un marché aux puces de deux-cents mètres carrés. Mon père, toujours en vadrouille, laissa à ma mère le loisir de trouver une solution pour se débarrasser du problème. Ce à quoi elle répondit : « On va faire un bon feu ».

Moi et mon mètre 70, on fut réquisitionné par ma mère pour sortir de la maison toutes les vieilleries qu'elle contenait : au grenier, deux ou trois décennies d'abonnements aux feuilles de choux locales ; au sous-sol, trois quintaux de conserves moisies ; et dans le garage de quoi habiller le tiers-monde pour au moins vingt ans.

Après avoir vidé tout le contenu de la baraque dans le pré desséché du dessous, je m'affalai contre la façade en pierre de la maison. Je repris péniblement mon souffle et j'en profitai pour jeter un œil au travail accompli.

Face à moi, la montagne de déchets arrivait à mi-hauteur de la façade. Ma mère, toujours en mouvement, s'en alla chercher deux bidons rouge écarlate dans le garage et les vida sur le monticule jusqu'à la dernière goutte devant mes yeux

exorbités. Une forte odeur d'essence me prit aux narines. Puis, j'entendis le craquement d'une allumette.

J'eus à peine le temps de m'éloigner : comme animé d'un instinct secret, le feu traça des courbes sur les déchets et enflamma le tout en un instant. Les flammes du brasier s'ajoutèrent à la chaleur estivale. Je fus pris d'une suée incontrôlable.

– Je vais préparer le souper.

Ma mère s'éloigna à grands pas à travers la terre battue comme si de rien n'était. Je m'écartai à l'ombre pour me rafraîchir et contemplai l'incendie, comme hypnotisée. Les flammes brûlantes me cuisaient la peau du visage. Je m'apprêtais à partir lorsque j'aperçus un morceau de papier journal enflammé voler vers la maison d'à côté. Les gros titres du lendemain flottaient déjà devant mes yeux.

*Une femme au foyer cause un incendie dans un hameau isolé,
5 morts.*

Je me précipitai par-dessus la clôture en métal. D'un geste vif, j'attrapai le papier enflammé, le jetai au sol puis le piétinai, jusqu'à ce que la dernière flammèche disparaisse.

Je m'accroupis deux minutes sur l'herbe séchée pour reprendre mon souffle. Alors que mon cœur battait le tambour dans la poitrine, mon regard se mit à parcourir la page grignotée par les flammes :

Petites annonces.

La pierre de lune d'Arménie !

Pliez la réalité à VOS désirs !

Seulement deux francs de frais de ports !

Je levai un sourcil, amusée d'une pareille sottise. Puis, au bout de quelques minutes, comme je ne pouvais détacher les yeux de l'annonce, je décidai de tenter le coup. Au pire, qu'est-ce que je craignais ?

J'emportai la page dans ma chambre en courant et le soir même, je déposai une enveloppe avec les deux francs de frais de port dans la boîte aux lettres du village.

*

Le mercredi suivant, en ouvrant la porte grinçante de la boîte aux lettres, je tombai sur un petit carton, de la taille d'une demi-boîte de sucre à peu près. Je filai en courant jusqu'à ma chambre, le cœur battant, et je m'enfermai à clé.

Le colis contenait un petit étui en cuir noir, doux et chaud sous les doigts, comme un chaton nouveau-né. Je soulevai le couvercle de mes doigts tremblants et le jetai sans cérémonie sur mon édredon.

Serrée dans une chaîne dorée aux fins maillons, la pierre de lune, de la taille d'un grain de café, pulsait d'un éclat blanchâtre. Bien vite, je détachai le fermoir et sans même m'en rendre compte, je passai le bijou autour de mon cou.

– Tu te dépêches de venir souper Madine ? Ça fait déjà trois fois que je t'appelle, me cria soudain ma mère depuis la cuisine.

J'essayai de retirer le bijou mais impossible de débloquer le fermoir. En l'absence d'une meilleure solution, je passai la chaîne sous mon tricot de corps puis filai vers la cuisine. Je tremblai en imaginant ce que ma mère dirait si elle voyait le pendentif.

Tout en marchant vers la cuisine, je me souvins que ce bijou était supposé exaucer les vœux. J'en formulai un, en hâte : «Je souhaite que ma mère ne s'intéresse pas à ce bijou».

Je sentis la pierre se refroidir contre ma peau, comme un glaçon suspendu au bout d'une chaîne de neige. Etait-ce une hallucination ? Je portai la main au pendentif, mais sa température me sembla normale.

Arrivée dans la cuisine, j'eus à peine le temps de tirer une

chaise et de m'asseoir que ma mère me lança la question tant redoutée.

– C'est quoi ce foutu sautoir ? dit-elle, un sourcil levé.

Mes entrailles se serrèrent. Je gardai le silence un instant, le temps de trouver quelque chose à répondre.

Une sensation de chaleur m'envahit la gorge et se diffusa dans ma langue. Je m'entendis répondre :

– Je l'ai trouvé dans la cave, c'est joli non ?

A ma grande surprise, ma mère hocha la tête et me servit une louche de soupe aux carottes fumante. Je crus voir un reflet rouge et bleu lui traverser les yeux mais j'étais bien trop soulagée pour prendre ce signe au sérieux.

Le souper se poursuivit dans le calme. Ma mère ne relança pas le sujet de la soirée. Mais lorsqu'un peu plus tard, je proposai à ma mère de débarrasser la table, je fus soudain prise d'une quinte de toux incontrôlable. Ma mère me prit par les épaules et me fit asseoir puis m'apporta un verre d'eau.

Elle appliqua sa main froide contre mon front. L'inquiétude brillait dans son regard.

– Tu t'es choppé la crève en plein été ? File au lit ma fille.

Je suivis son conseil et me glissai tout habillée sous mes draps. Des gouttes de sueur perlaient de mon front et inondaient l'oreiller. Allais-je subir les mêmes épreuves que ma mère au cours de sa vie ? Je l'avais souvent vu grimacer, me demandant de lui apporter une bouillotte dans son lit ou de lui préparer un café. Dans un souffle, elle m'avait même un jour confié que c'était la raison pour laquelle j'étais fille unique. Une maladie du ventre d'après elle.

Je sentis quelques instants le pendentif pulser contre ma gorge, et, mes pensées toujours obscurcies par la peur, je sombrai dans le sommeil.

A mon réveil, le lendemain, pas un bruit ne troublait le silence de la maison, à peine un pépiement de merle émaillait le silence par moments. La fièvre de la veille semblait avoir déserté mon corps et je mourus d'envie de sortir pour profiter du petit matin naissant qui filtrait à travers les persiennes.

Je me chaussai et sortis de ma chambre sur la pointe des pieds, puis je fis couler du café sans faire de bruit. Je me glissai enfin hors de la maison, armé d'une tasse et de la cafetière remplie. Assise sur les marches de l'escalier, j'étirai mes bras fourbus dans l'air frais et humide de l'aube.

«*Je souhaite que ma mère ne s'intéresse pas à ce bijou*», songeai-je en avalant une gorgée de café... *Il fonctionne bien finalement ce gadget*. Je ris et m'interrogeai sur le vœu suivant que je pourrais demander à la pierre de lune.

L'été semblait si long... Je resserrai mes doigts autour de la pierre et je dis à voix haute : «Je souhaite m'amuser un peu».

Pour la deuxième fois, je sentis le pendentif geler contre moi. Soudain, des nuages noirs emplirent le ciel clair au-dessus de ma tête. Il se mit à tomber des cordes.

Je m'abritai sous le jardin d'hiver et continuai à siroter mon café. Dans le lointain, on entendait de temps en temps le bruit d'une voiture ou d'une mobylette passer sur la grand-route. Un frisson me parcourut l'échine, comme lorsqu'on vient de voir un éclair sans avoir encore entendu le tonnerre.

Un craquement résonna d'un coup près du portail, comme un bout de ferraille fracassé contre le gravier. Je sursautai et me ruai en direction du bruit. Mes chaussures enfilées à la va-vite glissaient le long du chemin boueux et je manquai de m'étaler plus d'une fois.

J'arrivai au bord de la route trempée comme une soupe, les cheveux dégoûtants d'eau. A moitié couché sur la chaussée,

un jeune homme en bleu de travail se relevait péniblement. Sa mobylette gisait sur la route, un peu plus loin. Je lui demandai comment il allait.

– Ça va, ça va, j’ai juste glissé sur une flaque, me répondit-il en rougissant.

Je lui proposai de venir se mettre à l’abri, le temps que l’orage passe. Après avoir traîné sa mobylette en sécurité dans le fossé, je l’accompagnai à la maison et l’aidai à monter les escaliers. Je l’assis enfin dans un des fauteuils du jardin d’hiver et lui remplis une tasse de café pour l’aider à se réchauffer. Il l’avalait d’un trait.

– Ah ! Ça fait du bien !

Il s’appelait Simon et livrait du lait pour son père qui tenait une ferme à la sortie du village. Simon se lança ensuite dans un discours détaillé sur les différents cheptels que son père possédait. Impossible de me rappeler du détail cela dit : j’étais beaucoup trop occupée à reluquer ses biceps à l’étroit dans les manches de sa chemise.

Finalement, Simon s’arrêta de parler et me lança un sourire. Venait-il de me poser une question ? Une sensation de chaleur me recouvrit le visage. Je tentai de masquer ma gêne en lançant une banalité.

– Et heuu... qu’est-ce qu’il y a à faire par ici pour s’occuper ?

Il me lança un regard en coin.

– Ben, il y a le bal des pompiers par exemple. Tu fais quoi ce soir ?

– Sûrement... rien ?

Il éclata de rire.

– Je passe te prendre à huit heures d’accord ?

Il se leva, me remercia pour le café et me fit une bise sur la joue. Je respirais un instant le parfum de ses cheveux qui sentaient une douce odeur de fumée.

Je le regardai s’éloigner le long du chemin vers le portail

puis, un sourire aux lèvres, je retournai dans la maison. Ma mère m'attendait au fond du couloir de l'entrée, les poings serrés sur les hanches. Elle fronçait les sourcils.

– C'était qui ce joli cœur ?

Elle avait dû nous observer par la fenêtre. Sa réaction me dégoûta. J'en avais assez du contrôle permanent qu'elle exerçait sur moi sous prétexte que je n'avais que seize ans. Je restai muette comme une carpe, immobile face à elle.

– Alors, tu réponds ou quoi ?

Soudain, mon corps se vida de sa chaleur. Je sentis l'empreinte glacée du pendentif contre mon cou, puis comme une griffe froide qui enserrait mon cœur. Ma langue s'agita toute seule, comme la veille au soir.

– Tu devrais être plus gentille avec ta fille unique, vu que t'es plus équipée pour la remplacer, répondai-je en fixant ostensiblement le ventre de ma mère.

Elle écarquilla les yeux. Les coins de sa bouche s'affaissèrent. L'œil humide, elle attrapa sa bassine de linge propre dans le couloir et ficha le camp dehors, sans même me regarder.

Une vague de honte me submergea, mêlée d'une nausée diffuse. Je pris la direction de ma chambre, et je m'allongeai sur le lit, gênée à l'idée de croiser à nouveau ma mère aujourd'hui, ou même tout court.

Je passai toute la matinée dans une torpeur froide et terrifiante peuplée de cauchemars. Dans mes songes, ma mère fermait les yeux et disparaissait à jamais.

*

Je ne croisai pas maman de la journée. Lorsque j'entendis des pétarades de mobylette dans la cour, je m'éclipsai sans un mot et descendis les escaliers de la maison quatre à quatre, le cœur lourd.

Simon m'attendait sur sa mobylette.

– Prête à aller t'amuser ?

Sans lui répondre, je sautai sur le siège et agrippai mes bras autour de sa taille. Le temps du trajet, je fermai les yeux, profitant de l'air frais du soir sur mon visage. Je me surpris à sourire malgré tout.

*

Moins de cinq minutes plus tard, on arriva sur la place centrale du village. Simon gara la mobylette sur le côté, près de la grand-route. Au fond de la place, des lampions colorés flottaient au-dessus de la buvette, d'où montait une rumeur rassurante. Une lueur orangée enveloppait la piste de danse où s'agitaient quelques couples sur un air de madison.

Simon m'entraîna vers un cercle constitué de cinq ou six jeunes. A mon arrivée, ils cessèrent de parler, puis reprirent leurs conversations sans me prêter attention. Simon s'éloigna pour aller à la buvette et revint avec un unique verre de pression qu'il se mit à lamper. Il démarra ensuite une longue conversation avec un de ses amis à propos de la chasse au chevreuil. Je commençai à compter les voitures qui défilaient le long de la grand-route pour m'occuper en égrenant des soupirs.

*

La soirée continua. Personne ne m'adressait la parole. L'ami de Simon l'avait abandonné et j'avais maintenant le jeune homme rien que pour moi. Quelle chance. Derrière son sixième verre de bière, il m'envoyait des œillades appuyées, le regard dans le vague. Je continuai à lui sourire comme une idiote, sans savoir quoi faire d'autre, effrayée à l'idée de l'offenser.

Sans crier gare, il s'approcha de moi et me posa sa grosse patte épaisse sur l'avant-bras, puis il colla sa bouche contre la mienne. Sa langue goûtait la pression bon marché et la cigarette. Je retins mon envie de vomir et je tentai de le repousser mais plus j'essayais de me dégager, plus sa prise se resserrait sur moi.

Son autre main se glissa dans mon dos. Mon coeur bouillait de rage. Il allait le payer.

La pierre se mit à me brûler la peau, comme un fer porté au rouge. Je le repoussai d'un coup sec. Il cessa de m'embrasser et sans cesser de me retenir, il me fixait maintenant d'un air mauvais.

Ma langue s'agita à nouveau toute seule, comme animée d'une vie propre :

– Va donc jouer sur la grand-route vieux salopard !

Son regard passa de l'énervement à la stupéfaction. Des flammes bleues et rouges dessinèrent des arabesques dans ses iris. Son étreinte se desserra lentement et comme s'il venait d'entendre un appel, il s'élança à toute vitesse vers la grand-route.

– Simon !

J'entendis un crissement de pneus, puis un bruit mat. La musique s'arrêta et comme un seul homme, toute la foule courut en direction de l'accident.

Simon gisait comme une poupée de chiffon sur le bitume, les bras en angle droit, la tête appuyée contre le trottoir.

*

Je rentrai à la maison en courant, dans un brouillard diffus. Des larmes coulaient sur mon visage et brouillaient ma vue. Tout le trajet durant, la pierre de lune se balançait au bout de sa chaîne, m'enserrant toujours plus le cou, coupant ma

respiration. J'ignore toujours comment j'ai parcouru les cinq kilomètres entre la place du village et le hameau, mais au bout d'une éternité, j'aperçus enfin la maison se découper dans la nuit.

J'atteignis le chemin en terre et en parcourant les derniers mètres, je vis la lumière de la cuisine allumée malgré l'heure tardive. Ma mère ne dormait pas.

Lorsque je posai le pied sur la dernière marche, la porte s'ouvrit. Ma mère m'accueillit en robe de chambre, le visage crispé.

– Qu'est-ce qui s'est passé ma fille ?

Seuls des hoquets pitoyables sortirent de ma bouche. Maman me guida vers la cuisine où elle m'assit sur une chaise et me demanda ce qui s'était passé.

Je lui racontai, la voix sanglotante, l'annonce dans le journal, la réception du colis, le pendentif, les vœux qu'il réalisait et les ordres que je pouvais donner aux autres. Je fis un récit des plus courts de peur qu'un mot de trop de ma part ne provoque une catastrophe. Au fil de mon récit, je tirai de toutes mes forces sur le pendentif pour l'arracher de mon cou.

Sans un mot, ma mère descendit à la cave. Les quelques instants de son absence durèrent une éternité. Le pendentif refroidissait à chaque instant, comme s'il voulait absorber toute la chaleur de mon corps. Mes paupières se fermaient toute seules.

Maman revint quelques instants plus tard armée d'un coupe-brancher rescapé du nettoyage. Elle me demanda de poser la tête contre la table. Je m'exécutai. La tête couchée contre la toile cirée, j'entendis le cliquetis de la chaîne qu'elle passait entre les lames de la pince.

– Bouge pas ma fille !

La pierre décida de résister. Des pensées ignobles se mirent à fuser dans mon esprit. Le bijou voulait délier ma langue pour me faire prononcer des mots qui n'étaient pas les miens. Je

luttai contre son pouvoir mais impossible de contenir toute la haine que la pierre instillait en moi. Je hurlai maintenant à pleins poumons dans la cuisine.

– Arrête ! Arrête pauvre conne ! Retourne faire des confitures pour les gamins que t’auras jamais vieille morue !

Ma mère s’arrêta un instant puis renforça sa prise sur la pince. Du sang commençait à lui couler des oreilles. Je compris qu’elle bataillait elle aussi contre les injonctions du bijou.

Dans un éclair de lucidité, je puisai dans mes dernières forces, pour vider mon esprit. Puis je formulai un ultime vœu, le seul qui m’importait vraiment à présent : *«Je veux juste être en paix !»*.

Les maillons semblèrent se durcir contre ma peau, comme du béton séché au soleil. Ma mère dut sentir le changement car elle poussa alors un grognement et donna un petit coup sec.

La chaîne explosa en mille morceaux qui volèrent dans toute la cuisine. La pierre de lune chuta contre le carrelage et après quelques rebonds, atterrit à mes pieds. Elle gisait sur le sol, pulsant lentement, comme l’œil d’une bête à l’agonie.

*

Le reste de l’été se déroula tranquillement, Dieu merci. Ma mère ne reparla jamais de cet épisode et moi non plus. Elle fit de gros efforts pour me laisser plus de libertés et nos relations gagnèrent en profondeur.

L’accident plongea Simon dans un coma profond. Je lui rendis visite à sa sortie, mais il ne se souvenait plus de moi. Pire, il semblait me craindre. Je n’insistai pas. Des voisins s’installèrent à côté de chez nous. Je devins amie avec leur fille et cette fois-ci, je pris sur moi pour éviter de l’envoyer à l’hôpital.

J'ai conservé la pierre de lune dans sa boîte d'origine, en sécurité. Je ne souhaite pas qu'un autre s'en serve et s'attire des ennuis. Je l'ai bien cachée dans une paire de chaussettes au fond de mon placard.

Juste au cas où.

9. Désir d'humanité

| Maxime DANJOU | INSA Rouen |

Les unes après les autres, les rues défilaient. Il connaissait le chemin par cœur. Le long de l'avenue sur laquelle il se tenait, se dressait une somptueuse enfilade d'hôtels particuliers construits dans le style Haussmannien. Les derniers rayons du soleil venaient éblouir les toits en ardoise, et la ville, tout doucement, s'illuminait. Emu, au bord des larmes, il était émerveillé par tant de beauté. Les passants, quant à eux, ne semblaient pas le remarquer. Bien qu'ils vauquaient à des occupations somme toute assez banales, ces derniers étaient habités par une joie de vivre, une allégresse peu commune. Sans se préoccuper de leurs différences d'âge, de condition physique, ou même de style vestimentaire, les gens se saluaient. Ils s'engageaient alors dans d'interminables discussions, ponctuées de fous rires ou de gestes de compassion. L'harmonie dans laquelle s'organisait tout ce petit monde paraissait impossible, irréaliste, féérique.

Au bout de quelques minutes, presque lassé par ce spectacle onirique, il décida de changer de quartier. Il s'engagea alors dans une rue dont l'architecture était radicalement plus moderne, mais qui était enveloppée par une atmosphère toute aussi chaleureuse et paisible. Au fond, il pouvait la distinguer. Elle était sa destination finale, ce pourquoi il avait entrepris tout ce chemin. Mais alors qu'il commençait l'ascension de la colline qui s'élevait devant lui, tout s'éteint brusquement. Ses yeux, encore habitués à la luminosité du monde qu'il venait de visiter, affrontaient désormais la noirceur de l'écran d'ordinateur. Coupure de courant.

De toute façon, il était bientôt l'heure du dîner. Sans plus attendre, il se dirigea vers la salle à manger. Ses parents, le visage fermé, l'y attendaient déjà. Le couvert avait été dressé impeccablement. Au beau milieu de la table, encerclé par les assiettes espacées avec une régularité déconcertante, trônait un parchemin. Il était rempli de commentaires qui lui étaient adressés, et dont la violence pouvait parfois avoir un caractère injurieux. Ce parchemin, c'était son bulletin scolaire. Il n'avait que seize ans, mais on lui reprochait ses trop nombreuses excursions dans ce monde utopique, qui le détournaient de la réalité, et qui induisaient des résultats scolaires catastrophiques. Il n'avait que seize ans, mais il lui était interdit de rêver. La sensibilité et l'empathie ne sont pas acceptées par ce monde.

Pour ses parents, c'en était trop. Il était leur unique progéniture, mais également la source de leurs hontes les plus terribles. Qu'avaient-ils pu bien faire de mal pour endurer tant de souffrances ? Parfois, ils regrettaient même d'avoir conçu cet enfant. Ils l'avaient tant désiré, mais celui-ci n'avait jamais approché le futur qu'ils avaient projeté pour lui. Par trois fois, ils avaient déménagé, lassés des moqueries des voisins vis-à-vis de leur fils. Ils avaient alors décidé de partir pour Paris, la capitale. Là-bas, camouflés au beau milieu de toute cette foule, ils passeraient plus facilement inaperçus. Il s'agirait également d'un nouveau départ pour leur fils.

En outre, lui n'avait jamais aimé l'Ecole. Non pas que les cours ne l'intéressaient guère, mais les petits êtres sont parfois les plus cruels dans leur quête de grandeur. Il n'avait jamais été en phase avec les gens de son âge. Trop timide, trop sensible, dès la maternelle il passait ses récréations à jouer avec ses amis imaginaires. Les années s'étaient écoulées, mais rien ne s'était arrangé. Plus le temps passait, plus le fossé qui le séparait de ses semblables s'élargissait. D'une certaine manière, sa solitude

l'avait forcé à développer considérablement son imagination. Il s'inventait des univers parallèles, où il pouvait évoluer en toute quiétude, en parfaite harmonie. Ces entreprises imaginaires lui permettaient de trouver sa place dans un monde parfaitement utopique, mais tellement plus réconfortant. Cependant, toutes ces scènes se jouaient uniquement dans les tréfonds de son crâne, et ses retours d'excursion étaient toujours très douloureux. Ces nouveaux mondes n'étaient que des fantômes inatteignables, et il savait pertinemment qu'il lui serait impossible de les réaliser, de changer de fond en comble la société.

Sa vie avait basculé le jour de son onzième anniversaire. En effet, il avait reçu un cadeau hors du commun, qui avait révolutionné sa vie : un jeu vidéo dans lequel il pouvait se réfugier, un nouveau monde dont il était le créateur. Ce jeu lui permettait de construire les villes de ses rêves, d'imaginer les paysages les plus fantasques, et de laisser vivre ce monde au gré des aléas météorologiques. En plus de son aspect constructif, ce jeu offrait la possibilité à l'utilisateur de créer une société qui pouvait évoluer en toute quiétude dans cet environnement numérique. Les villes imaginaires étaient ainsi habitées par des tas de personnages informatiques, qui pouvaient se déplacer, travailler, communiquer entre eux.

Très vite absorbé par ce jeu vidéo qui offrait tant de possibilités, le jeune adolescent s'était attelé à la création de son propre monde. Lorsqu'avec sa famille il avait déménagé à Paris, il avait été fasciné par l'harmonie architecturale de la ville. Ainsi, sa première réalisation était une grande métropole, quelque peu à l'image de la capitale française. Il avait construit tout un réseau de grandes avenues, bordées par de beaux immeubles Haussmanniens, et qui s'articulaient autour de monuments pittoresques. Au beau milieu de la ville, il avait élevé une sorte de colline, d'où il était possible de contempler l'entièreté de

son œuvre. Cette ville, il l'avait nommée « La Lulilo », « Le Berceau » en espéranto, langue principale de ce monde imaginaire. En effet, elle était le berceau d'une nouvelle civilisation, d'une nouvelle humanité.

Cette métropole était résolument futuriste. Malgré sa grande superficie et sa population importante, elle paraissait calme, apaisée. Très peu de véhicules y circulaient, et tous les quartiers étaient irrigués par un vaste système de transports en commun souterrains, performants, propres, et sécurisés. De nombreux centres culturels et universités étaient disposés aux quatre coins de la ville, permettant de lui conférer un certain dynamisme. D'autres lieux bouillonnaient d'activité, comme les nombreux marchés couverts, ou les grandes gares qui desservaient la province. Ces édifices étaient ceux auxquels il avait porté le plus d'attention. Elles étaient pour lui la porte d'entrée vers cette échappatoire, ce monde magique. Pour l'architecture de la grande gare centrale, il s'était inspiré de la façade de la gare du Nord, à Paris. Doté d'un sens de l'observation remarquable, il s'était tenu à recopier les détails de la façade avec une grande précision. Seules les statues féminines majestueuses avaient été changées. Cette fois-ci, elles ne représentaient plus les destinations au départ de la gare, mais diverses vertus chères à son créateur, telles que la compassion, l'humilité, ou encore la charité.

Par ailleurs, la banlieue grisâtre avait été remplacée par une énorme forêt luxuriante, à la biodiversité riche. Elle avait pour vocation d'aérer la métropole, et de fournir à ses habitants des centaines d'hectares de verdure. Au-delà encore, s'étendait un paysage beaucoup plus rural et agricole, où de ravissants petits villages en pierre émergeaient au-dessus d'une campagne bucolique. Enfin, aux confins de cette réalité numérique, s'élevaient de hautes montagnes, dont les crêtes abruptes et les pics acérés protégeaient ce monde de toute tentative d'intrusion, ou d'influence extérieure nocive.

Depuis le jour où il avait découvert ce jeu, il n'avait cessé de s'éloigner du monde réel. Immergé dans les plus beaux paysages à ses yeux, il voyageait. Plus les années avançaient, plus la fracture entre lui et ses semblables devenait importante. Parfois, pris dans ses rêves de voyage, il confondait son monde utopique et la réalité. Ses changements de comportement suscitaient alors encore plus d'incompréhension de la part de ses proches et de ses camarades. A l'école, il passait également son temps à voyager. Son manque d'intérêt pour les leçons et sa nonchalance grandissante avaient, peut-être à juste titre, renforcé l'énervement des professeurs. Un peu paranoïaque, il s'excluait de lui-même, de peur que quelqu'un réussisse à transpercer les frontières de son monde, et puisse y détruire tout ce qu'il avait bâti.

Mais dans son monde, le plus important ne résidait pas dans les caractéristiques architecturales, ou dans les merveilles naturelles. Toutes ces ravissantes fioritures esthétiques ne constituaient que l'écrin qui enveloppait cette société nouvelle, idéale aux yeux du jeune garçon. Le plus important, c'était l'humanité, la sensibilité, l'humilité, la compassion, et la bonté qui enveloppaient chaque être de cette société inventée.

En effet, lui qui vivait habituellement dans une solitude totale, avait l'impression de trouver sa place dans cette réalité magique. Bien que le dialogue avec les autres individus de cette société était impossible, il se sentait accueilli. Lorsqu'il écoutait les discussions des personnages de son monde, il remarquait qu'aucun d'entre eux ne cherchait à se mettre en avant. On s'intéressait toujours à l'autre au lieu de s'étaler sur ses problèmes personnels. Les gens semblaient plus gentils, plus humbles, plus humains. Les réseaux sociaux existaient toujours, mais ils avaient une visée purement informative ou éducative. C'était comme si tous les comportements narcissiques qui gangrènent notre société avaient été supprimés.

Cette société ne cherchait pas la lumière, mais elle lui paraissait bien plus brillante et éduquée que celle qu'il côtoyait dans sa réalité quotidienne. Lui, qui ne s'intéressait guère à certaines futilités stupides de son époque, savait que s'il parvenait à communiquer avec cette population fictive, alors il serait accepté. Dans son monde, le groupe prévalait sur l'individu. Les personnalités de chacun n'étaient pas pour autant effacées. Chacun avait ses propres opinions, ses centres d'intérêt particuliers. Toutefois, personne ne cherchait à les imposer avec violence et véhémence, préférant écouter l'autre et ouvrir son esprit à d'autres points de vue, sans aucun jugement. Les singularités de chacun réussissaient à former une société cosmopolite mais unie, centrée sur l'humanisme, et qui rayonnait grâce à sa diversité.

Cependant, ses parents avaient beau dénigrer les aspirations humanistes de leur fils, il n'en demeurait pas moins qu'il était leur unique progéniture. Ils l'aimaient, et s'inquiétaient de plus en plus de voir leur fils s'éloigner, voyager toujours plus longtemps. Ils avaient un avis contrasté vis-à-vis de ce jeu vidéo. Certes, ce dernier isolait continuellement leur fils, et contribuait de ce fait à leurs plus profonds tourments. Mais il était également la seule chose qui apportait du plaisir et du réconfort à leur enfant. Ainsi, durant ces années, ils ne l'avaient jamais empêché de réaliser toutes ses excursions dans cette utopie. Ce jeu était l'unique manière de faire apparaître un sourire sur le visage de leur fils, la seule raison, le seul cordon qui le maintenait à la vie. Mais cette fois-ci, c'en était trop. Le bulletin scolaire de leur fils était arrivé, il n'en n'avait jamais eu d'aussi catastrophique. Ils se sentaient trahis. Ils avaient consenti à tant d'efforts, mais leur fils s'en fichait. Obnubilé par son jeu, il ne les considérait pas, aveugle à leur mal-être. Il n'avait jamais le moindre signe de compassion pour ses parents, oubliant que c'était eux qui lui avaient offert ce jeu.

Ce soir, autour de cette table rigoureusement dressée, ils allaient avoir une bonne discussion.

Depuis plusieurs jours, ils avaient tout préparé. Parés à toutes les éventualités, ils savaient comment aller se dérouler la soirée. Ils avaient même répété pendant que leur fils était fixé à son écran. Droits comme des piquets, le visage sévère, ils entamèrent leur sermon. Devant l'étonnement de leur fils, ils commencèrent à se remémorer les années passées. Ils détaillèrent son isolement progressif, qu'ils considéraient comme volontaire. Contrairement à eux, il n'avait jamais consenti à réaliser le moindre pour se faire accepter ; c'était trop facile de toujours se cacher derrière son ordinateur. Ils avaient pris leur décision. Dès demain, ils se débarrasseraient du jeu vidéo, brûleraient symboliquement l'écran pour que leur fils renaissent de ses cendres, et tel un phénix, s'envole vers un nouveau départ.

Derrière cette métaphore quelque peu ridicule prononcée par ses parents, son monde s'écroulait. Ce qu'il avait bâti avec tant d'application pendant plusieurs années serait de nouveau réduit à un fantôme. Symbole de son effondrement émotionnel, un flot continu de larmes se mit à irriguer ses joues rongées par l'acné. Mais il devait s'y résoudre, il devait se débarrasser de son jeu. Cette épreuve serait la plus dure qu'il n'ait jamais affrontée, encore plus difficile que l'isolement dans lequel il avait toujours vécu.

Très touchés, ses parents entreprirent de le reconforter. A travers cet acte fort, ils se retrouveraient tous les trois. Ils lui énumérèrent toutes sortes de merveilles qu'abritait la planète. Ils voulaient redonner le goût de la vie à leur fils. Ils savaient que pour ce dernier, le cheminement serait long. Ils lui donnèrent alors certains conseils. Dès le lendemain, sur le chemin du lycée, il pourrait relever toutes les petites choses qui apportent un peu de lumière et de chaleur à ce monde. Il avait de la chance,

sa route passait par une somptueuse avenue bordée d'immeubles Haussmanniens. Une fois qu'il se sentirait en pleine harmonie avec son environnement, alors il pourrait entreprendre de renouer un lien avec les gens, avec l'humanité. Il acquiesçait. Mais pour se remettre de ses émotions, il avait besoin d'une bonne nuit de repos.

Avant de s'endormir dans un sommeil profond, il contempla son ordinateur pour la dernière fois.

La discussion de la veille avait été fructueuse. Il avait fait son choix. Il avait abandonné l'autre monde. Les hôtels particuliers de l'avenue paraissaient encore plus somptueux qu'habituellement. Même s'il était encore trop timide pour les approcher, les gens semblaient bien plus chaleureux et avenants que d'ordinaire. Plus il avançait, plus il se réconciliait avec la société. Comme ses géniteurs le lui avaient conseillé, il s'efforçait de noter tous les détails qui, si petits soient-ils, apportent un peu de lumière dans ce monde. Enfin, il se sentait bien, en harmonie avec la réalité qui l'entourait. Son bien-être était simplement perturbé par un fragment de regret. Pour la première fois depuis une éternité, il s'en voulait de ne pas avoir dit au revoir à ses parents avant de partir. Si simplement ils pouvaient l'observer, ils seraient tellement soulagés de le voir se confondre parfaitement avec la société.

Après avoir déambulé longuement sur l'avenue, il quitta le quartier et se dirigea vers la colline. Au sommet de celle-ci, un belvédère avait été construit, pour que les passants puissent observer la splendeur du monde qui s'étalait à leurs pieds. Une fois l'ascension de la colline achevée, il se dirigea vers le belvédère. Quelle fut sa surprise de voir qu'une jeune fille l'y attendait. Elle avait un visage ravissant, qui était illuminé par un sourire étincelant. Il sentait qu'une force électrique, magnétique, le forçait à se rapprocher de la jeune Aphrodite. Timidement, il s'avança vers elle de trois pas. Elle fit de même,

et de trois pas en trois pas, les deux jeunes gens se trouvèrent assez proches l'un de l'autre pour se parler, se toucher, puis s'embrasser. Pour la première fois de sa misérable existence, il réussissait à communiquer avec les gens de ce monde. Ce monde qu'il avait créé, et imaginé. Ce monde qu'il avait tant désiré. Ses pieds ne touchaient plus le sol. Radieux, il s'élevait. L'écran ne s'éteindrait plus jamais, il n'était plus dépendant des caprices de son ordinateur. Il avait quitté la réalité et toute sa brutalité, pour trouver refuge dans un nouveau monde, au travers de sa quête d'humanité.

10. Quelques années

| Damien LEBREDONCHEL-VIBET | INSA Lyon |

Un soleil crépusculaire brille sur une mer ondulée. À l'ombre d'un olivier, deux personnes. Proches mais sans se toucher, elles sommeillent, allongées à même le sol. L'herbe séchée par la chaleur étouffante de l'après-midi s'accroche à leurs cheveux et aux fibres de leurs vêtements. Il flotte dans l'air un parfum iodé, et le bruit de vagues peu farouches qui s'écrasent contre les récifs.

Ils sont deux à l'ombre d'un olivier. Le visage de l'une est caché par un chapeau de paille. L'autre serre une canne contre sa poitrine. Dan. Il a le visage découvert. La lumière crépusculaire révèle une expression calme, presque béate. Endormi, il paraît heureux. Sa conscience est plongée en plein rêve. Il évolue dans un souvenir agréable, une rencontre qu'il a faite, et qui l'a changé. Sa rencontre avec Valentine. Mais son rêve prend vite une tout autre tournure. Cette fois, tout se passe plus vite. Dans le restaurant de leur rencontre des maladresses viennent gâcher la soirée. Dan casse une assiette, envoie valser un verre et renverse la carafe d'eau sur la robe de celle qui l'a invité. Incommodée, elle quitte la pièce.

Dan se réveille troublé, mais s'apaise vite. Valentine est avec lui, et depuis plusieurs années maintenant. Elle paraît heureuse de le voir revenir, et lui dit je t'aime. Il répond moi aussi.

– Regarde le coucher de soleil, ajoute-t-elle, il est superbe.

Encore gourde de sommeil, Dan se redresse lentement, et contemple, en disant :

- J’ai rêvé de notre première rencontre, Val.
- Au restaurant japonais.
- Avec les sushis impossibles à attraper avec les baguettes.
- Mais quand même très bons.
- Mais quand même vraiment très bons...

Ils ont alors la même image en tête, bien que vue d’un angle différent, de Dan qui en vient à gopher ses sushis directement dans son assiette, avant de dire à ses baguettes que c’est lui le plus fort. Pour un premier rendez-vous galant. Il ne lui faut pas beaucoup de temps pour se sentir honteux. Mais Val rit, gobe aussi quelques sushis, et Dan se déride à son tour. En réalité, aucune assiette n’est brisée.

– Dis-le tout de suite que tu as faim, dit Val en sortant une boîte à bento de son sac.

Elle prend une paire de baguettes pour elle, et du gel hydroalcoolique pour lui. Elle ouvre la boîte, révélant un premier compartiment contenant une douzaine de sushis, qu’elle pose sur les genoux de Dan. Le second compartiment est autant garni. Elle le garde.

Bon appétit, se disent-ils à l’unisson, avant de se mettre à manger, elle avec des baguettes, lui avec les doigts. Val n’est pas mécontente du résultat. Les avocats ont mûri comme il le fallait, le saumon est frais, le riz est ce qu’il faut de collant et de savoureux. Val est d’autant plus satisfaite que cuisiner n’est pas son fort à la base. Dan lui avait à peu près tout appris, dont une demi-douzaine de recettes de ces fameux sushis.

Sur l’olivier qui trône derrière eux, un cœur est gravé. Quelques pierres noircies rappellent que des feux de camp ont été allumés tout proche, au pied d’une cabane de bois bâtie de mains amatrices et qui tombe en ruine. Ce n’est pas la première fois que Val et Dan passent la soirée ici, puis la nuit. Seulement, ils ont longtemps cru que la dernière fois devait être l’ultime. La nuit avait été atroce, dans la cabane en bois :

par surprise, il avait plu à torrents. Les amoureux avaient dû terminer leur nuit sous un rocher, grelotant de froid sans mot dire jusqu'à ce que le soleil ne se lève. Dan l'avait particulièrement mal vécu. Il était pourtant celui qui avait insisté pour revenir ici, avec une tente bien étanche pour cette fois.

Ce promontoire qui s'avance sur la mer, caché par un petit bout de forêt, revêt une importance toute particulière pour eux deux, pour leur couple. Ils y revenaient plusieurs fois par an y passer une nuit au terme d'une éreintante mais agréable randonnée. Ils amélioraient la cabane aussi, grillaient quelques chamallows aux flammes d'un petit feu, et trouvaient dans cet endroit la poésie et l'intimité qui donnait envie de se confier. Il y avait des choses à se dire des deux côtés. Les amoureux s'étaient bien trouvés à l'origine. Deux traumatisés qui parvenaient à se rendre l'un l'autre la vie meilleure, jusqu'à récemment.

Quelque chose avait rouillé dans le mécanisme. Les tensions s'étaient faites de plus en plus présentes. Dan était souvent à fleur de peau. Il piquait des crises de colère ou de larmes régulières, que Val supportait, parfois en silence. Il finissait toujours par s'excuser, certes, mais la culpabilité issue de ses mauvais comportements se faisait grandissante. Il a donc voulu se reprendre en main, et cela est passé notamment par un retour là-bas, à la cabane au bord de la falaise. Val avait d'abord refusé. L'idée lui semblait peu judicieuse, voire carrément dangereuse. Dan avait beaucoup insisté, et elle avait fini par se laisser convaincre, non sans quelques concessions. Il fallait alléger le périple. Pas de feu, pas de cabane, et un trajet raccourci. Jusque-là, il n'y a pas de confidences non plus. Dan ne préfère pas sortir ce qu'il réprime au fond de son cœur.

Le crépuscule touchant à sa fin, Val s'active. Elle sort la tente de son grand sac et commence à l'installer. Dan aide en enfonçant les sardines, mais la tâche n'est pas aisée. Il tremble.

La météo se rafraîchit. Les étoiles se découvrent là-haut, on aperçoit la voie lactée. En reprenant son travail, Dan s'écrase un doigt avec son marteau.

– Laisse, lui dit Val, je vais le faire.

Quelques jours plus tôt, il aurait insisté pour réessayer, mais Val lui a fait comprendre que c'était inutile, et même contre-productif. Il finit par s'installer dans la tente, en s'y trainant. Une torche diffuse une lumière pâle à l'intérieur. Dan et Val sont emmitoufflés dans un grand duvet, Val dans les bras de Dan, qui n'ose dire un mot. Les larmes lui sont venues aux yeux. Elle sent qu'il commence à craquer, une fois de plus. Dans ce genre de moment, Val a envie de dire « Ça va aller Dan », mais elle a déjà fait cette erreur. Dan avait fulminé, en criant que non ça n'irait pas, bien au contraire, et elle n'avait pu qu'acquiescer. Non, il fallait dire faisons avec. Alors elle le dit.

– On fait avec, Dan.

– C'est la dernière fois, Val.

– Je sais. C'est pour ça qu'il faut profiter de l'endroit une dernière fois.

– Ce n'est pas que ça.

Elle se retourne pour le regarder, et voit les larmes qu'elle avait deviné à sa voix étranglée.

– Ce n'est pas uniquement que c'est la dernière fois que je viens ici. Je ne peux plus marcher, Val. Ne t'en veux pas. Je suis heureux d'avoir pu venir. La vue du soleil couchant, avec toi, c'est exactement ce que je voulais.

– Mais tu as trop forcé ?

– Oui, j'ai un peu trop forcé. Il faudra appeler de l'aide pour me faire sortir d'ici. Je m'excuserai pour le dérangement. Ils m'engueuleront, puis ils comprendront.

Elle hoche la tête, mais n'y croit pas tant. Ils allaient se faire salement rabrouer, pour avoir filé de l'hôpital sans autorisation.

Elle en particulier. Elle en vient à douter du bien-fondé de la petite opération. L'a-t-elle vraiment accompagné par amour ? Un véritable amour ne lui aurait-il pas commandé de pousser Dan au raisonnable ?

Le silence retombe. Dan pense à la succession de dernières fois qu'il a déjà vécu. Dernière sortie à vélo, dernière danse, dernier mot intelligible écrit au stylo, dernier mot écrit au clavier, dernière partie de jeu à la manette, dernière randonnée. Il l'a un peu forcée celle-ci. Il commence à comprendre qu'avec la perte de sa motricité, beaucoup plus de choses que prévues ont déjà été faites une dernière fois.

Il se rassure en se disant qu'il n'est pas seul dans ce cas, que d'autres ont vécu pareil avant lui : la perte progressive du contrôle de son corps, et la certitude de mourir à brève échéance.

Dan souffre de la maladie de Charcot. Une pathologie incurable qu'on lui a diagnostiqué après une mauvaise chute, alors qu'il marchait avec Val, sur le sentier qui amène à la cabane. Le médecin avait fait de son mieux pour être doux en disant qu'il mourrait dans les trois ans, et que dans ce laps de temps, il allait perdre ses capacités motrices de manière progressive.

Depuis quelques semaines, Dan ne pouvait plus marcher sans canne. Cette dernière randonnée s'est révélée être une épreuve extrême pour ses jambes. Mais c'est ce que sa tête avait voulu. Dan voulait vivre une dernière grande soirée avec Val. Il voulait en profiter pour lui offrir un petit quelque chose, une bague et, s'il l'osait, une lettre à ouvrir pour quand il ne serait plus là. Il voulait lui dire à quel point il l'aime, et combien il voulait son bonheur. Un bonheur qui se poursuivrait sans lui. Il voulait lui dire tout cela. Il le veut encore, cette nuit, mais il pleure déjà, sans même n'avoir rien dit.

– Je voudrais te dire...

Les mots ne tombent pas. Tout lui semble vain et creux.

Il lui a déjà donné mille fois des je t'aime, et a déjà répondu mille fois moi aussi aux siens. Et puis elle sait. Elle sait sa douleur, elle sait le compte à rebours, elle a toujours su se montrer présente, à ses côtés. Elle sait sa reconnaissance. Le petit cercle qu'il veut offrir a beau être en or. Aux yeux de Val, il ne semble alors n'être plus qu'un objet de pacotille, et sa lettre, qu'un mot qui tirera plus de larmes des yeux de Val. Alors il dit finalement :

– Je rêve d'un monde moins injuste. Un monde où je ne serais pas malade, ou bien d'un monde où tu n'aurais pas eu le malheur de me rencontrer.

Elle répond aussitôt.

– On sait tous les deux que tu ne veux pas de ce monde-ci, et moi non plus.

– Je veux d'un monde où je ne ferai pas de mal à ceux que j'aime.

– Ce n'est pas toi qui me fais du mal.

– Peu importe. Tu ressortiras de notre relation plus malheureuse que tu n'y est entrée.

– Non.

– Tu me donnes raison.

– Non, Dan.

– Alors ! Explique-moi ! Parce que je ne vois pas une seule chose entre toi et moi qui ne me fasse pas culpabiliser, qui ne me fasse pas dire que je suis égoïste à te garder avec moi alors que je sais pertinemment qu'il ne me reste que quelques mois. Je m'en veux Val. Plus que tu ne l'imagines. Je n'arrive à rien d'autre que fissurer ton cœur chaque jour un peu plus.

– Mon cœur va bien, Dan. Il n'a même jamais été aussi vif, ni aussi solide. Après tout ce que j'ai vécu... Je ressortirai grandie de nous deux, Dan. J'aurai appris la valeur d'une vie. J'aurai appris ce que c'est que de vivre amoureuse. À te voir, j'aurai appris le courage devant la mort. Je ne t'oublierai pas.

Je porterai toujours ton souvenir avec moi, et la douleur qui l'accompagne est saine. Je ne sais pas de quel monde je veux moi, mais je remercie celui-ci de m'avoir donné quelques années avec toi.

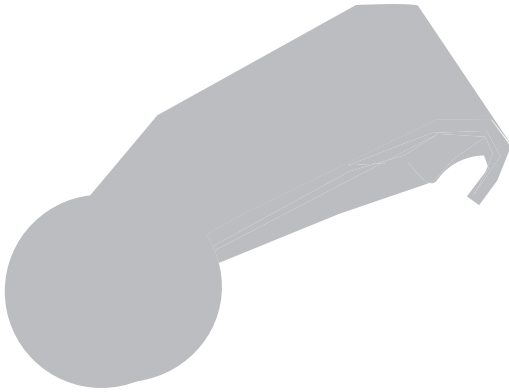


Table des matières

Préface	5
Les membres du comité d'organisation	7
Les membres du grand jury	9
Les membres des pré-jurys	10
1. La Forteresse de Sallistan...	15
2. Emballés	27
3. L'Aubalade	39
4. « Qu'allons-nous faire maintenant ? »	45
5. Chez Holly et Renée	51
6. Andropolis	61
7. Le Projet puzzle	69
8. Va donc jouer sur la grand-route	79
9. Désir d'humanité	91
10. Quelques années	101

À EXPLORER CHEZ MU

EMMANUEL BRAULT

WALTER KURTZ ÉTAIT À PIED

NICOLAS CARTELET

PETIT BLANC

CHRISTIAN CHAVASSIEUX

JE SUIS LE RÊVE DES AUTRES

AMAL EL-MOHTAR ET MAX GLADSTONE

LES OISEAUX DU TEMPS

TRADUCTION DE L'ANGLAIS : JULIEN BÉTAN

PIERRE LÉAUTÉ

JE N'AIME PAS LES GRANDS

RETOUR À MALATAVERNE

MICHAEL ROCH

LE LIVRE JAUNE

LAVIE TIDHAR

AUCUNE TERRE N'EST PROMISE (2021)

TRADUCTION DE L'ANGLAIS : JULIEN BÉTAN

GROUPE INSA

Institut National
des Sciences Appliquées

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN AVRIL 2022 SUR LES PRESSES DE
SMILKOV

IMPRIMÉ EN UNION EUROPÉENNE